

DL

4055m

Nations étrangères
is que ; si la Loi étre respectée, la masse de m
bled n'y vaut pa
noitié de ce qu'il coûte
cruels de l'ordre, ont égare le P
core ce
tes forces de faire pour assu
; justice
toutes les parties de l'Empi
rts, dépenses
mesures que vous allez prendre
manufactures, les arts, le crédit public, et le sort d
service de cette année, vous compterez les secours
la gloire ont appelés à la défense de nos frontières et de
rises publiques, donner un nouveau champ au travail
z augmenter vos dépenses intérieures; il faudra par-tout
nt être réduites aux mesures sages qu'exige une surveilla
empressement tous les moyens d'affermir la paix; et alo



Ar. 7812

LES
TROIS SŒURS
ET
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR.

TOME QUATRIÈME.

*4c 4^{1/2}
d*

1773
Königliche Bibliothek
in Berlin
No. 12345
1773

1773



de $\varphi^{\frac{\varphi}{3}}$
d



Très-mal, tant que vous serez près
de moi.

LES
TROIS SŒURS,
ET
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR,
OU
LES HEUREUX EFFETS
DE
L'AMOUR FILIAL.

*Il n'est point d'asyle
pour le crime.*

Par Mme. BOURNON-MALARME.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez LAURENS jeune, Libraire
Imprimeur, rue St. Jacques
vis-à-vis celle des Mathurins

1790.





LES
TROIS SOEURS,
OU
LA FOLIE
GUÉRIE PAR L'AMOUR.

LETTRE LXXII.

*Du right honorable lord Creven au
capitaine Redmund.*

ANGLETERRE.

Du Bosky.

TANT que mon cher *Henry* fut malheureux, j'évitois avec soin de lui parler de bonheur et de plaisir; parce que je trouve qu'il y a de la barbarie à montrer une table somptueusement servie à celui à qui il est défendu de toucher à aucun des mets qu'on lui présente : mais à présent

Tome IV.

A

que tu as atteint le port de la félicité, ce qui étoit une délicatesse de ma part deviendrait un manque de confiance. Je n'aurai donc désormais aucune réserve avec le compagnon de mon enfance et l'ami de toute ma vie. Conway t'a instruit du sujet de son voyage, et je t'ai confié celui qui nécessitoit le départ de *miss Bromley* et le mien. Tu sçais les cruels malheurs dont *Fanny*, ma belle-sœur, a été la proie depuis son séjour en *Irlande* : la scène a presque entièrement changé de face autour de moi : je n'apperçois que plaisirs et transports heureux. Moi-même, par la satisfaction d'avoir rejoint une femme charmante que j'adore, et ayant la certitude que le meilleur de mes amis n'a plus aucun desir à former, je partage la joie générale ; connois - en les motifs. J'ai demandé deux heures de liberté,

elles seront employées à te faire des détails qui ne peuvent que t'intéresser.

Nous sommes arrivés à *Dublin* sans nulle espèce d'accident, chacun de nous portant avec soi des sentimens d'un genre bien opposé. *Charlotte* sans cesse sérieuse quoique toujours aimable, *Conway* partagé entre la crainte et l'espérance, et moi n'entrevoiant que félicité, puisque j'allois revoir ma bien-aimée *Louisa*. Nous ne passâmes qu'une nuit à la ville; nous en partîmes à six heures du matin, et arrivâmes au *Bosky* vers les sept heures du soir. Nous avions fait tant de diligence qu'on ne nous attendoit pas sitôt. Toutes les dames étoient dans l'appartement de *Fanny*, qui ne peut encore en sortir. Elle est entièrement hors d'affaire; mais sa convalescence est longue. Le colonel *O'Relly* et son fils avoient

diné dans le voisinage ; la crainte de causer une révolution à *Fanny* me suggéra l'idée de faire appeler *milady Creven* : je savois que l'appartement de *miss Bromley* ne donnoit pas sur le chemin , et qu'ainsi on ne nous avoit ni vus ni entendus arriver. *Louisa* vint ; en nous appercevant , je vis dans ses yeux un mouvement d'incertitude pour savoir à qui de sa sœur ou de moi elle tendroit d'abord ses bras. Cette idée eut la vitesse de l'éclair , et j'eus la gloire bien sentie d'obtenir la préférence. Je la pressai tendrement sur mon cœur , et par reconnoissance , je ne l'y retins pas : alors elle vola à *miss Bromley*. Ma chère *Louisa*, ma chère *Charlotte* ; j'ai donc enfin le bonheur de vous revoir s'écrièrent-elles ensemble ! De grosses larmes rouloient sur leurs charmantes figures ; elles se regardoient , s'embrassoient ,

se regardoient encore , et recommen-
 coient à s'embrasser : *Conway* et moi
 considérons ce spectacle intéressant
 avec une sensibilité *fémminine* ; ce-
 pendaat cet extase de tendresse duroit
 trop long-tems pour deux constitutions
 si délicates ; j'y mis un terme en
 supposant que je pourrois être jaloux
 d'avoir obtenu seulement une demi-
 seconde. Mon observation que *Louisa*
 prit pour un reproche , interrompit
 cette touchante et peut-être dangereuse
 scène. *Lady Creven* me tendit la main
 et me demanda pardon ; le sourire
 qu'elle vit sur mes lèvres dissipa ses
 craintes ; je lui présentai *Conway* qui
 la salua avec beaucoup de timidité :
 il alloit balbutier sans-doute quelques
 excuses ; *Louisa* qui lut son embarras
 dans ses yeux , lui proposa de le con-
 duire à *Fanny*. *Sophia* , ajouta-t-elle,
 est avec ma sœur ; venez *Charles* ;

quant à vous *Charlotte*, attendez ici un quart-d'heure ; il me faut le tems de préparer *Fanny* à un bonheur qui quoiqu'attendu , puisqu'elle est prévenue que vous devez venir , est trop grand pour n'être pas annoncé. Nous suivîmes *lady Creven* : la chambre où elle nous conduisit sembloit plutôt être un sallon d'assemblée , qu'un appartement de malade. Cinq dames vêtues avec la plus élégante simplicité frappèrent nos yeux ; elles étoient toutes jolies : cette remarque ne peut échapper à des hommes. *Fanny* nous reçut avec ses graces ordinaires ; je la trouvai pâle : mais toujours belle. *Sophia* étoit à côté d'elle ; *lady Creven* lui présenta *Convay* ; puis nous nomma tous les uns aux autres (*). —

(*) C'est l'usage en Angleterre

Miss Fitz-Maurice, *mistress Worth* et *miss Muller*, permettez-moi de vous présenter monsieur *Conway* et *milord Creven* mon époux. L'introduction faite, *Fanny* s'informa pourquoi sa chère *Charlotte* n'étoit point avec nous : *Louisa* prit la parole. — Comme le voyage l'a un peu fatiguée, elle est restée une nuit à *Dublin*. — Quoi, seule? *Lady Creven* s'approcha d'elle, et lui parla quelques tems à l'oreille. *Miss Fitz-Maurice* me fit alors plusieurs questions générales; *Sophia* n'osoit lever les yeux, et *Conway* ne ressembloit pas mal à un écolier qui attend son tour avec inquiétude pour réciter une

de nommer aux nouveaux venus toutes les personnes qui sont présentes.

leçon qu'il sçait à peine. La conversation étoit languissante malgré les efforts de *miss Fitz-Maurice* et de *mistress Worth* : tout-à-coup *Fanny* s'écria : *Charlotte* est ici ! Au nom de dieu ! *Louisa*, conduisez-moi vers elle ; je veux voir ma sœur ; et elle se leva. Alors *lady Creven* me fit signe d'aller chercher *miss Bromley*. Je l'amenaï, et dans la minute les trois sœurs furent dans les bras l'une de l'autre. Oh ! c'est ici qu'un peintre eût payé pour être un des spectateurs. Jamais la comparaison des trois grâces ne fut mieux placée. *Lucy Fitz-Maurice* sentit que ces charmantes personnes seroient bien aises de donner un libre cours à leur mutuelle tendresse. A demi-voix, elle nous engagea de passer dans une autre chambre. Nous ne nous le fîmes pas répéter ; mais *Conway* qui vit que *Sophia* se dis-

posoit

disposoit à rester , ne suivoit la bande qu'à regret. *Mistress Worth* fut prendre *Sophia* par la main , et nous sortîmes sans presque être apperçus des trois sœurs. Alors je m'informai particulièrement de la santé de *Fanny* , et je reçus la certitude qu'une rechûte n'étoit pas à craindre. Nous en étions là , quand on annonça le colonel et son fils. Les premiers complimens fait , notre conversation prit une tournure agréable. Dès ce premier instant , je trouvai le jeune *Andrew* digne des éloges que ma femme m'en faisoit dans ses lettres. Le colonel me parut , ce qu'il est en effet , un brave et honnête homme , ne manquant point d'esprit , quoiqu'il n'ait pas précisément celui de nos grandes sociétés. *Conway* avoit profité d'une légère discussion entre le colonel et *miss Muller* pour s'approcher de *Sophia* ; il lui parloit bas ,

et paroïssoit suppliant. La jeune personne tenoit ses yeux fixés sur un sac à ouvrage qu'elle avoit à la main; elle en rouloit les rubans entre ses doigts; on eût pu croire que c'étoit un ouvrage qu'elle étoit pressée de finir, si les différentes couleurs qui se succédoient sur son visage, n'avoient été les dénonciateurs de l'agitation de son ame. L'arrivée du *doctor Muller* mit fin à l'embarras de *Sophia*. Il fut pris pour juge par sa sœur dans la thèse qu'elle soutenoit; il fut assez vrai pour être incivil, en prononçant que le colonel avoit raison. Comme il se disposoit à passer chez *Fanny*, nous lui fîmes part de la réunion qui venoit de prendre place, et l'engageâmes à ne pas troubler encore le chamant *trio*. Il nous gronda d'avoir exposé la chère convalescente à une si longue émotion, et sans avoir égard à notre

première prière, il se hâta d'aller trouver *miss Bromley*. Il revint bientôt et ne sembloit nullement content de notre manque de précaution. Son pouls est agité, nous dit-il, et si l'on ne lui laisse pas vingt-quatre heures de tranquillité, je ne répons plus de rien. Il ajouta que *miss Charlotte* n'étoit pas bien, et qu'il lui avoit conseillé de se mettre au lit sur-le-champ. *Sophia* fut trouver sa bonne amie, [c'est ainsi qu'elle appelle *Fanny*], et ma *Louisa* vint nous rejoindre. Elle eut sa part des reproches du *doctor* : cet honnête créature a pour sa malade l'attachement d'un tendre père. Il fut alors question de nous loger ; la maison étant très-petite, il n'y avoit plus de place. Je n'étois pas en peine de la mienne ; mais il falloit coucher *Conway* : monsieur *Muller* leva toute difficulté, en

lui offrant une chambre chez lui : la proposition fut acceptée avec reconnaissance. Nous soupâmes de bon appétit, et sitôt après, le colonel, *Andrew, Conway* et le *doctor* prirent congé. *Miss Muller* partageoit la chambre de *Sophia*. Le lendemain nos deux malades se portoient à merveille, et nous passâmes la journée dans la gaité. *Milady Creven* se chargea de hâter l'explication entre *Conway* et *Sophia*. Les torts furent avoués, et le pardon accordé. *Edward* insistoit pour que le mariage se fit avant la fin de la semaine : *Sophia* non seulement s'opposa à tant de précipitation, mais exigea absolument qu'on attendit la réponse de l'abbesse du couvent, où elle a été élevée. Puisque le sort m'a ôté ma mère, me dit-elle, et que j'ai eu la barbarie de quitter la respectable personne à

qui je devois plus que mon existence, le moins que je puisse faire est de lui soumettre la plus intéressante circonstance de ma vie. *Conway* et ma *Louisa* s'efforcèrent de changer cette résolution, lui laissant entrevoir l'appréhension que l'éloignement, que l'abbesse avoit toujours témoigné pour la nation Angloise, ne la porta à s'opposer à son union avec un anglois : ces raisons toutes bonnes qu'elles étoient ne purent prévaloir. A la fin, il fut décidé que *lady Creven* joindroit une lettre à celle de *Sophia*. Nous attendons avec impatience la réponse de l'abbesse ; le mariage de *Fanny* avec *Andrew*, est fixé au douze du mois prochain ; le *doctor* nous a assuré que *miss Bromley* seroit en état de quitter le *Bosky* d'ici à quinze jours. Quoique *Fanny* ait témoigné le plus grand desir d'être mariée sans apparat, nous l'avons

décidée à ne pas tenir à cette idée. L'indigne tromperie qu'on lui a faite a été publique ; il faut que cet événement-ci le soit aussi. Le procès se continue, et il n'est pas douteux que les deux coupables *Macdonald* et *Fagan*, qui sont en prison, ne subissent la juste punition qu'ils se sont attirés. Adieu mon cher *Redmund* ; comptez sur l'éternel attachement de votre serviteur et ami.

Charles CREVEN.

P. S. Milady Creven fait ses tendres complimens à la charmante *mistress Redmund*. Avec la permission de la belle maman, je donne un bon baiser à la nouvellement arrivée dans ce monde.

LETTRE LXXIII.

*Du marquis de B. . . . à monsieur
Conway.*

ANGLETERRE

De Bonœil.

COMME il me semble par votre dernière, mon cher *Conway*, que vous projetiez un voyage en *Irlande*, peut-être que ma lettre vous trouvera parti. J'en serois en vérité fâché; car elle contiendra mes remerciemens pour les sublimes avis que vous avez pris la peine de me donner. Comment donc *Edward*, nous n'avons pas de prédicateur qui oseroient luter avec vous? A votre idée du moment, je suis bien blâmable! C'est.

B 4

une étrange chose que l'esprit de l'homme ; et entre nous [je suis votre exemple comme vous voyez], entre nous donc , il n'est pas mal ridicule d'entendre le diable prêcher la vertu. Les grandes routes , dites-vous , sont préférables aux chemins de traverses. Vous pouvez n'avoir pas tort , si vous ne faites pas de ceci une règle générale , par exemple , si vous n'aviez aucune raison pour cacher votre marche ; et alors les plaisirs du voyage seroient bien médiocres : j'aimerois mieux ne jamais quitter mes foyers. Convenez qu'en allant enlever *Sophia* de son couvent , vous vous seriez gardé de suivre votre nouvelle méthode , et si la belle n'eût pas rencontré le fléau des hommes comme nous , une femme vertueuse , je ne serois pas obligé aujourd'hui d'écrire à mon ami qu'il a perdu à mes yeux tout le

mérite que je lui croyois. Mon pauvre *Conway*, c'en est donc fait, vous êtes totalement perdu. Que serez-vous désormais ? un triste mari qui végétera dans son triste ménage. Je vous plains parce que je vous aime ; s'il en est tems encore, *Edward*, réfléchissez. Votre mère raisonne comme une vieille femme qui n'a pas de préjugé ; mais le monde, mon ami, n'est pas à beaucoup près aussi indulgent. Votre femme peut avoir dix mille qualités, je ne lui en dispute aucune ; mais je lui connois deux terribles défauts, point de fortune ni de parens. Fi *Conway* ! cela ne vous convient pas. Quant à moi, je vous prévien que je cesse avec vous toute espèce de correspondance ; il me seroit impossible d'être l'ami d'un homme déshonoré, voilà mon dernier mot. Ainsi votre première sera une amande honorable, ou terminera

notre liaison. Comme j'aime à me flatter que vous aurez quelques égards à mes représentations, je me fais d'avance un plaisir de vous voir vers le milieu du mois prochain. J'ai résolu d'aller passer quelques semaines en Angleterre. J'ai quitté Paris depuis quinze jours, et suis à-présent dans ma terre fort occupé à terminer une petite aventure avec la fille d'un de mes fermiers. Elle est ma foi aussi jolie que votre *Sophia*, et il s'en faut qu'elle soit aussi mijaurée. La petite n'aura pas à se plaindre; je lui ai déjà sacrifié une semaine, et je ne partirai que dans quatre jours. Adressez-moi votre réponse à Calais; j'y resterai quelques tems avec un de mes amis qui est en garnison. J'oubliai de vous parler d'un accident terrible qui est arrivé ces jours passés à plusieurs de vos compatriotes à cinq

lieues de *Tours* : des voleurs ont arrêté sur le grand chemin une voiture ; ils ont tué les deux postillons , un laquais qui suivoit , et quatre de cinq personnes qui étoient dans le carosse. Après avoir tout volé , ils se sont sauvés. Quelques voyageurs ont trouvé parmi ce nombre de cadavres , une femme qui respiroit encore. Elle s'est dite femme - de - chambre d'une des dames assassinées. Voici les noms de tous ces infortunés : monsieur et *mistress Crafty*, *mistress Owens* et *mistress Fagan*. Cette femme - de - chambre n'a vécu que quelques heures, elle étoit mortellement blessée ; ce sera peut-être une consolation pour vous d'apprendre que les scélérats ont été pris. Adieu *Conway*, il ne tiendra qu'à vous que notre amitié dure autant que la vie du

Marquis de B.

P. S. Si vous me répondez passé
le quatorze de juillet , il faut m'adres-
ser votre lettre à monsieur *François*
Bourguignon , chez *Dessin* à *Calais*.
Vous sçavez que nous quittons nos
titres et nos noms de terre.

LE T T R E L X X I V .

Du right honorable lord Creven au
Capitaine Redmund.

ANGLETERRE.

De Dublin.

C'EST demain , mon cher *Henry* ,
que se célébrera le mariage de ma
belle - sœur avec *Andrew O'Relly*.
Depuis huit jours nous nous occupons
des préparatifs ; tout le monde est
dans la joie ; *Charlotte* même semble

reprendre sa gaieté naturelle. Le jeune *O'Relly* a fait hier une action qui lui auroit attiré mon estime, s'il ne l'avoit déjà eue. Il s'est rendu dans la prison qui renfermoit *Fagan* et *Macdoneld*, et moyennant une somme considérable, il a séduit un des geoliers, et cette nuit ils se sont sauvés tous les trois. Nous aurions ignoré que c'étoit à *Andrew* qu'ils devoient leurs délivrances sans l'indiscrétion de son domestique, qu'il avoit été obligé de mettre dans le secret pour tenir une voiture et des chevaux prêts à trois heures du matin. Ce garçon n'a pas voulu que cette belle action fut inconnue; en conséquence, ce matin lorsque nous étions à déjeuner il est entré, et malgré les signes de son maître, il a tout raconté en ajoutant: je me croirois plus coupable de me taire, que je ne le suis de trahir la

confiance du plus vertueux maître dans une circonstance où la bonté de son cœur lui fait faire une action qui feroit honneur à notre monarque. Je ne pus m'empêcher de presser ce respectable garçon sur mon sein ; *Fanny* lui tendant la main, *Andrew*, lui dit-elle, je n'avois pas besoin de ce dernier trait pour vous aimer ; mais il vous rend, s'il est possible, encore plus cher à mon cœur. Celui qui est capable de sauver ses ennemis, ne peut être que le plus respectable de tous les hommes. S'il est vrai, répondit-il, que j'aie mérité dans cette occasion quelques éloges, je suis plus que récompensé par l'approbation de ma chère *Fanny*, et celle de mes estimables amis. Puis, sans affectation, et avec une modestie bien rare, il a changé le sujet de la conversation. Le lendemain du mariage, nous par-

tirons tous pour *Rockwork-Hall*, terre de *Fanny. Conway* est dans une impatience bien excusable, par son motif, relativement à la réponse de l'abbesse qui n'arrive pas. *Sophia* cherche à cacher qu'elle l'a parié ; mais il n'y a pas grande finesse à deviner que ce retard n'est point d'accord avec son cœur. Ma *Louisa* nage dans la joie ; il ne lui manque pour être complètement heureuse que de voir *Charlotte* surmonter une inclination, qui trouble sa tranquillité. J'entends la voix de *lady Creven* qui appelle son *Charles*. Tu sens mon cher *Henry*, que l'on doit quitter l'amitié pour l'amour. Adieu jusqu'à demain.

Lord Creven *en continuation.*

C'EN est fait mon ami, ils sont unis pour toujours ; il n'y a eu ni fausse modestie d'un côté, ni extravagans trans-

ports de l'autre : tout s'est passé avec noblesse et décence. *Fanny* et *Andrew* étoient vêtus superbement ; le cortège, les gens, les voitures, tout se ressentait de la richesse et de la générosité des époux. Un bal nombreux et un souper magnifique ont terminé cet heureux jour. Il est trois heures du matin ; nous partons à neuf : ainsi tu vois que je n'ai pas beaucoup de tems à donner au sommeil..... Encore interrompu par les mêmes sons enchanteurs! -- J'y vais, ma bien-aimée, je n'ai plus qu'un mot à dire ; ce mot est l'assurance de mon éternelle amitié pour toi : adieu *Henry*.

Charles CREVEN.

LET T R E L X X V.

De monsieur Conway au marquis de
B

F R A N C E .

De Dublin.

Je serai le dix à *Calais*, et là je vous prouverai que l'homme que vous dés-honorez si gratuitement, n'a dans toute sa vie commis qu'une action dés-honorante, c'est sa liaison avec vous.

Edward CONWAY.

LETTRE LXXVI.

*De madame de Rosière à mademoiselle
Sophia.*

IRLANDE.

De Paris.

A U reçu de ma lettre, ma chère *Sophia*, partez, venez recevoir les derniers adieux d'une femme à qui vous devez encore plus que la vie, et que vous n'auriez jamais dû quitter. Madame l'abbesse est attaquée d'une maladie mortelle, les médecins ne lui donnent que trois semaines, ou un mois. Le moindre retard peut être funeste à toutes deux. Partez *Sophia*, au nom de dieu, partez; la paix de mon amie et votre bonheur dépendent de votre diligence.

Soyez tranquille , on ne s'opposera pas à l'objet de vos vœux. Je fais partir un exprès qui a ordre de voyager avec la vitesse du vent : une heure après son arrivée , soyez en route. Je n'ajoute qu'un mot pour vous y engager : un secret bien important vous sera révélé si vous arrivez assez tôt. Adieu ma chère *Sophia* : vous sçavez comme je vous ai toujours aimée.

Bournonville de ROSIERE.

P. S. Ci jointe une lettre de change de cent louis que vous toucherez à votre passage à *Dublin*.

LETTRE LXXVII.

*Du right honorable lord Creven au
Capitaine Redmund.*

ANGLETERRE.

De Rockwork-Hall.

DEPUIS UNE SEMAINE mon cher *Henry*,
notre société est fort diminuée. D'abord
l'aimable *mistress Worth* n'est restée
que six jours. Le lendemain de son dé-
part, *Conway* a reçu une lettre dont le
contenu a paru l'affliger ; et avant la fin
du jour , il nous a dit que sa mère se
trouvant un peu incommodée , il falloit
qu'il l'allât joindre. Il a ajouté qu'étant
extrêmement inquiet du silence de l'ab-
besse , il étoit décidé en quittant *lady
Conway* , à faire un voyage en France

pour aller solliciter lui-même le consentement de la religieuse. *Sophia* ne fut pas mécontente de ce projet que nous approuvâmes tous ; cependant je ne te cache pas que cette résolution a été trop subitement prise après la réception de la lettre dont j'ai fait mention , pour qu'elle ne me cause pas quelques inquiétudes. J'en ai parlé à *Conway* ; mais soit que je me sois trompé , ou qu'il n'ait pas jugé à propos de me mettre dans sa confiance , le fait est qu'il n'est convenu de rien , excepté de son inquiétude sur la santé de sa mère , et sur le retardement de son bonheur : il nous a quitté jeudi dernier. Le lundi suivant un exprès a apporté une lettre à *Sophia*. Une madame de *Rosière* qui a été l'amie de sa mère , lui écrivoit que madame l'abbesse étoit mourante , et qu'il falloit qu'elle partit à l'instant pour se rendre à *Paris*. Elle n'a pas hésité à satisfaire

un devoir aussi sacré ; mais il lui étoit douloureux de partir seule. *Charlotte* lui a proposé d'être du voyage. *Miss Muller* s'est aussi offerte : ensorte que ces trois aimables femmes ont quitté *Rockwork-Hall* la même soirée. Il ne nous reste donc plus que *miss Fitz-Maurice*, le colonel, monsieur et *miss O'Relly* et ma *Louisa*. Sans-doute nous regrettons les absens ; mais je suis trop sincère pour ne pas convenir que ce qui nous reste est bien capable de nous consoler.

Je ne dois pas oublier de te faire part d'un évènement qui prouve que les gens vraiment coupables ne peuvent espérer d'échapper au juste châtement de leur crime. En nous promenant avant-hier, nous fûmes surpris par un orage assez considérable. *Lady Creven* craint le tonnerre. Sa sœur nous proposa d'entrer dans une petite maison attenante

à un moulin , à quelques centaines de pas du lieu où nous étions. En entrant dans cette espèce de chaumière , nous trouvâmes un vieillard tout en larme , que le meunier s'efforçoit de consoler. Craignant d'être indiscrets , nous voulûmes nous retirer ; mais le jeune meunier nous pria de rester , et nous présenta poliment des chaises : ensuite il fut se remettre à côté du vieillard , et continua à lui offrir des sujets de consolation.

— Qui sçait , lui dit-il , mon père , si ce n'est pas un bienfait du ciel pour lui faire éviter la punition qui lui étoit due ? car enfin , tôt ou tard il seroit revenu dans sa patrie , et vous sçavez que la justice ne pardonne pas ces sortes de fautes. — Prends-garde *John* , reprit le père , tu parles de ton frère comme s'il avoit été coupable d'un crime : tu sçais mieux que personne que c'étoit un honnête garçon : ce qu'il a fait

n'étoit que pour sauver de la misère, toi, ta femme, tes trois enfans, et son pauvre père; nous allions tous mourir de faim. — Vous avez raison, mon père, aussi ma reconnoissance est là, montrant son cœur; jamais elle ne mourra. Pauvre *Williams*! il s'est perdu pour nous sauver. Sans lui je n'aurois plus le bonheur d'être père, mari et fils: je lui dois la vie de toute ma famille, la vôtre, mon père, et je pourrois oublier, oh! non non, jamais! Le vieillard se mit à sanglotter de plus belle. Il ne sembloit pas s'appercevoir qu'il y avoit là des étrangers. *Miss Fitz-Maurice* qui avoit eu occasion de causer avec le vieillard dans une de ses promenades, hazarda de faire une question. La douleur de ce bon-homme avoit tellement excité notre sensibilité, que nous avions tous les larmes aux yeux. La voix de *Lucy* annonçoit plus d'attendrissement

d'attendrissement que de curiosité. Le paysan comprit son motif et lui répondit en conséquence. — « Vous voyez , nous dit-il , le plus infortuné de tous les pères : le ciel m'a accordé deux fils honnêtes et vertueux ; celui-ci a eu le malheur d'avoir sa maison et son moulin brulés l'année dernière. Comme il est fort aimé et estimé , il a trouvé des amis qui lui ont prêté de l'argent pour réparer le dommage. On lui avoit accordé de payer la somme avancée par tiers , un la première année et ainsi de suite pendant trois ans. Malgré ses peines et l'économie de sa famille , il n'a pu au bout de la première année rembourser la totalité du tiers , il y manquoit vingt *guinées* qui étoient dues à une veuve riche , que *John* avoit rejetée malgré mes instances pour la lui faire épouser. Sans doute que cette méchante femme avoit résolu de se venger : car

elle ne voulut accorder aucun répit pour le paiement de son argent: *John* alloit être traîné en prison, et toute sa pauvre famille ruinée. Dans cette cruelle détresse, je pars pour *Dublin*, espérant trouver quelques secours pour mon fils aîné dans la bourse de mon cadet: ce dernier étoit geolier de la prison de B... Je lui raconte le malheur de son frère: il s'attendrit, le plaint; mais malgré sa bonne volonté, il ne peut me remettre que la moitié de la somme nécessaire. Je m'en reviens bien triste. Avec tout autre créancier que l'inhumaine veuve, j'aurois pu espérer de lui faire accepter les dix *guinées* que je rapportois; mais convaincu qu'il y avoit en elle plus d'envie de faire de la peine à *John* que de besoin d'argent, je n'entrevois que douleur et désespoir; cependant avant de paroître chez mes enfans, je passe chez la méchante veuve. Ce que j'avois

orains arriva, un *farthing* [un liard]
 de moins que les vingt *guinées*, elle ne
 les recevroit pas, et si le lundi sui-
 vant la somme ne lui est pas remise,
 le mardi *John* sera arrêté; elle m'en
 donna sa parole. S'il se fut agit d'une
 belle action, je ne l'aurois pas crue;
 mais hélas! je n'en eus pas le moindre
 doute. Nous étions au jeudi; encore
 quatre jours, et le plus affreux des mal-
 heurs alloit fondre sur nous! Je rentre;
 à mon air triste on me de vint sans avoir
 besoin de me questionner; aussi-tôt
 l'infortunée famille jette les hauts cris;
 je pleure avec mes enfans, et n'ai nul
 moyens de les consoler. Je donne les
 dix *guinées* à mon fils, et lui raconte
 le peu de succès de ma visite à la veuve.
 Ma belle-fille veut essayer de la fléchir:
 c'étoit la plus mauvaise voie; la vue
 de sa rivale a, s'il est possible, endurci
 le cœur de cette femme. Elle fit le

serment de ne pas accorder une heure passé le lundi. Nous passâmes la nuit à gémir ; personne ne voulut se coucher, pas même un petit marmot de six ans. Vers les sept heures du matin on frappa fortement à notre porte : *John* va ouvrir et me remet une lettre et une boîte cachetée, apportée par un exprès. Je reconnois l'écriture de mon fils *Williams* ». La voilà cette lettre, ajouta-t-il en la tirant de son sein : puis la présentant à *miss Fitz - Maurice* : « Voulez-vous bien, madame, en faire la lecture à haute voix ». Je vais la transcrire, mon cher *Redmund*, mot pour mot.

WILLIAM HILLSON

à son respectable père.

MON PÈRE,

« UN particulier bienfaisant m'a offert deux cents *guinées* pour procurer la liberté à deux prisonniers : je sens que mon devoir s'oppose à cette action ; je dis mon devoir parce que les prisonniers sont réellement coupables. Si je ne considérais que moi, je refuserois ; mais quand je songe que cet argent peut sauver toute ma famille, je me dis que je ne dois pas hésiter à tout sacrifier. Ma vie peut-être sera en danger ; mais je ne l'aurai pas perdue pour une mauvaise cause. Je dois me sauver cette nuit avec les deux prisonniers. Leur libérateur a tout prévu, tout disposé. Je

C 3

ne sais pas le nom de cet être libéral ;
 mais je le révère comme s'il étoit un
 dieu. Je vous envoie cent quatre-vingt
 dix *guinées* ; je n'en garde que dix.
 Adieu mon père , adieu *John* , que le
 ciel vous comble de bien ! N'oubliez pas
 votre

William HILLSON.

P. S. Mes sincères compliments à
 ma sœur et à ses enfans. »

Pendant que *Lucy* lisoit nous avions
 tous les yeux fixés sur *Andrew* , nos
 regards lui disoient : — C'est vous qui
 êtes ce mortel généreux. Le vieillard
 reprit son discours.

« Il n'est pas nécessaire que je rende
 compte des bénédictions que nous don-
 nâmes à notre bienfaiteur , c'est ainsi
 que nous le nommâmes. La veuve fut

payée, et nous aurions été heureux sans les inquiétudes que nous causoit le destin de *William*. Cependant, quinze jours s'étant passés sans entendre parler de rien, nous présumâmes qu'ils s'étoient heureusement échappés. Hélas ! ils ont évité un danger pour tomber dans un autre. L'infortuné avoit bien raison, il nous sacrifioit jusqu'à sa vie ! Ce matin la poste nous a apporté la lettre que voici. Lisez, *madame*, s'adressant encore à *miss Fitz-Maurice*, et vous jugerez de la légitimité de mon chagrin ». *Lucy* prit la lettre et lut ce qui suit :

*Le Capitaine Husband à monsieur
Hillson.*

Monsieur ,

« Le nommé *William-Hillson* que j'avois reçu comme passager sur mon *Packet-Boat* pour le transporter de *Marget à Ostende*, a péri avec deux de ses amis , et une grande partie de tout l'équipage. Nous avons essuyé un ouragan terrible, qui , après nous avoir éloigné de notre route pendant trois jours , a fini par nous jeter sur un rocher avec tant de violence que mon vaisseau s'est ouvert , et que je n'ai eu que le tems de faire jeter la chaloupe en mer et de m'y précipiter moi cinquième. Nous n'étions pas à vingt toises lorsque le *Packet-Boat* a disparu à nos yeux. Un des matelots qui a partagé ma délivrance connoissoit monsieur *William-*

Hillson, et c'est par lui que je suis en état de vous faire part de cette affreuse nouvelle. Il est douloureux pour mon cœur de blesser celui d'un père ; mais comme il étoit nécessaire que vous fussiez instruit, j'ai pensé qu'il étoit de mon devoir de le faire. Je suis très-parfaitement

Monsieur,

Votre très-humble
et très-obéissant
serviteur,

H. HUSBAND n.

Cet infortuné père ne cessa de pleurer pour nous exalter les qualités de son cher *William* : *John* mêloit ses éloges à ceux de son père. Nous étions tous attendris jusqu'aux larmes ; aucun de nous ne pensoit plus à l'orage qui avoit entièrement disparu. Notre *sympathi*

ving chagrin [chagrin sympathique] fut interrompu par l'arrivée d'une paysanne fraîche et appétissante. Elle portoit dans ses bras un enfant endormi, et étoit suivie de deux autres, fille et garçon, beaux justement comme on nous peint l'amour. Toute cette famille portoit l'empreinte de la tristesse. La femme nous fit une profonde révérence et fut se mettre à côté du vieillard. Elle lui prit la main, la baisa avec autant de respect et de grace qu'on en auroit attendu dans une de nos plus élégantes et mieux élevées femmes de la cour. Le petit garçon que nous reconnûmes pour le marmot mentionné par le grand papa quelques tems auparavant, vint passer ses petites mains sur les yeux du bonhomme. — « Ne pleurez donc pas bon papa, cela me fait trop de peine : et puis *Thomas* dit comme-ça que les larmes ne sont faites que pour les femmes

et pour les enfans ; c'est donc à maman et à nous qu'il faut laisser le soin de pleurer oncle *William* : viens *Merry* nous allons prendre la part de papa et de bon papa ; nous pleurerons à nous deux pour quatre ». Ce petit discours prononcé avec une innocente simplicité nous arracha un sourire. Le vieillard prit le joli raisonneur sur ses genoux, et le caressa. Cette nouvelle scène fit un peu diversion à la première, en sorte que nous laissâmes les habitans de la chaumière si non consolés du moins moins affligés. Nous étions à-peine à cent pas lorsque nous entendîmes courir après nous ; c'étoit le meunier : il nous présenta une bourse, disant que nous l'avions laissée tomber par mégarde. Je la reconnus dans l'instant pour celle d'*Andrew*, et chacun fit la même remarque : cependant tout le monde nioit avoir jamais eu cette bourse. *O'Reilly*,

rougissoit , et ne disoit mot ; le meunier la lui présenta à son tour. — Gardez-là, mon ami, lui dit-il, se voyant ainsi pressé, elle est en trop bonne main pour lui desirer un autre maître. Le paysan sembloit hésiter. — Encore un coup, gardez-là, je vous la donne avec toutes les bénédictions que mérite votre estimable famille ; je ne demande en reconnoissance que de ne m'en jamais parler : ce mot ferma la bouche du meunier qui nous quitta avec un silence plus expressif, que n'auroit pu l'être un million de remerciemens. *Fanny* prit le bras de son époux. — Vous lui avez ordonné de faire taire sa reconnoissance, me défendez-vous aussi mon *Andrew*, de vous témoigner mon admiration : un tendre baiser fut toute sa réponse. En regagnant le château, nous fîmes un grand nombre d'observations sur les décrets

décrets de la divine providence , qui ayant fait éviter à *Fagan* et à *Macdonald* le supplice qui les attendoit en *Irlande*, les avoit fait périr d'un genre de mort plus cruel encore. Ma douce *Louisa* conserva une teinte de tristesse toute la soirée : ce pauvre *William Hillson*, répétoit-elle sans cesse , il n'étoit pas coupable ; je suis bien fâchée qu'il ne se soit pas sauvé avec le capitaine *Husband*. — Certainement , dit le colonel , il n'avoit point de crime à se reprocher , mais il étoit bien fautif. — Fautif , dit *Fanny* , est-ce donc une faute de sauver la vie à son semblable ? — Sans doute , reprit le colonel , si la vie que vous sauvez peut être cause de la perte de beaucoup d'autres , et c'étoit ici le cas. Qui vous dit ma chère fille , que ces gens ne fussent pas devenus des assassins ? Les scélérats , loin de se corriger en

vieillissant , deviennent de plus en plus criminels ; et ceux qui les garantissent de la punition de la justice , sont responsables de tout le mal qu'ils feront par la suite. *Andrew* , j'ai applaudi tout haut comme les autres à ton trait d'humanité ; mais je t'ai blâmé tout bas : il me tarδοit de trouver l'occasion de t'en dire mon sentiment. Sois tendre , sensible avec les infortunés ; mais garde-toi d'être indulgent pour les coupables. Mon avis est que pour sauver la moitié du monde , on ne doit pas balancer à détruire l'autre , si cet autre est un composé de méchancetés et de vices. Toutes nos dames s'écrièrent que ce seroit une cruauté. Le colonel sourit , et ne soutint pas son opinion , quoiqu'il fût aisé de voir qu'il n'en avoit pas changé. Les principes qu'il avoit montrés , quoiqu'un peu rigoureux , étoient précisément

ceux d'une honnête créature, qui voudroit que tous les hommes lui ressemblassent. Ma lettre est d'un volume monstrueux, et je ne t'ai point encore parlé de toi : n'en augure pas que je suis indifférent à ce qui te concerne: pour la première fois de ta vie tu serois injuste. Ta lettre m'a causé le plus grand plaisir; l'amour et la fortune se disputent pour te favoriser de leur précieux dons. Sois heureux, *Henry*, ce fut et ce sera toujours le vœu de ton

Charles CREVEN.

LETTRE LXXVIII.

*De l'honorable Edmund Sandish à sir
Richard Barry.*

IRLANDE.

De W.

PAR la date de ma lettre, mon véritable ami, tu jugeras que je suis toujours aussi malheureux. Mon oncle n'a pas quitté son lit depuis le jour que nous sommes arrivés ici : il souffre des maux incroyables avec une patience dont je ne croyois pas un mortel capable. Cependant les médecins nous font espérer un repit dans quelques jours, puissent-ils, hélas, ne pas se tromper ! Quoique je sois accoutumé depuis longtemps aux peines de l'esprit, celles que

je ressens à présent deviennent chaque jour plus insupportables : l'incertitude de mon sort à venir me tourmente , que dis-je , de l'incertude ! il n'y en a pas. *Miss Bromley* m'a fuit ; elle me hait , me méprise ; des ennemis ont travaillé et n'ont que trop bien réussi à me rendre à ses yeux un objet odieux : ma conduite a aidé à leurs calomnies ; ce seroit une témérité de conserver le plus léger espoir. J'aurois peut-être réussi à me justifier sans la cruelle maladie de *milord Duke* ; car elle a été à *Londres* , mais n'y est restée que très-peu de tems ; ne pouvant résister à mon impatiente inquiétude, j'ai dépêché un de mes gens à *Londres* ; il s'est rendu à *Berkley-Square* , où il a appris que *miss Bromley* , après y avoir passé deux semaines , étoit repartie avec *milord Creven* pour aller trouver *milady* , qui étoit depuis quelques tems

en *Irlande*. Ta dernière lettre ne m'en fait nulle mention ; cependant tu me parles du recouvrement de la raison de *Fanny Bromley*. Je te conjure, *Richard*, de prendre quelques informations sur cette famille. Mande-moi si *Charlotte* est avec ses sœurs. Songe que les plus légers détails sur son compte seront infiniment précieux à mon cœur. Adieu, mon toujours cher *Barry*, adresse-moi ta réponse ici ; car je n'espère pas que nous puissions nous remettre en route avant trois semaines. Je suis pour la vie ton affectionné ami.

Edmund SANDISH.

 LETTRE LXXIX.

*De l'honorable mistress Butler à la
right honorable Lady Barry, sa sœur.*

IRLANDE.

De Londres.

IL vous paroîtra étonnant, ma chère
sœur, que nous venions en ville pré-
cisément, lorsque tout le monde la
quitte. Aussi n'est-ce point pour y
goûter les plaisirs de la société, que
nous y sommes venus. Un accident
peu considérable arrivé à *milord L.*,
a causé à son aimable femme une ré-
volution qui l'a forcée de sevrer son
fils; ce qui a fait du mal à la mère
et à l'enfant. Au bout de quelques
jours le changement de ma belle-sœur

D 4

nous a tous frappés et inquiétés. *Milord L.* qui n'avoit nulle confiance dans les médecins des environs , a insisté pour en faire venir un de la capitale. Ceci, vû la grande distance des lieux , a paru d'une exécution difficile. *Milord Lée* a proposé que nous nous rendissions tous à *Londres* , à petite journée : ce projet a paru satisfaire tout le monde, et nous sommes parties. Le fameux *doctor W.....* a été sur-le-champ appelé ; il nous a beaucoup tranquilisé , en nous assurant que *milady* et son fils jouiroient bientôt l'un et l'autre d'une santé parfaite.

Je n'avois point oublié que *miss Bromley* m'avoit depuis long-tems annoncée à sa sœur *lady Creven* : en conséquence , je me suis rendue hier à *Berkley-Square*. Toute la maison est en *Irlande* ; ainsi , voilà le plaisir , que je me fesois de connoître cette

charmante femme , retardé de quelques mois : car il paroît qu'on ne l'attend pas avant l'automne. Une circonstance que vous sçavez , *Henriette* , m'empêchera de retourner à *Paradise-Park* avec *milord* et *milady L...* L'évènement doit avoir lieu vers le milieu de septembre , et mon *Charles* prétend qu'il ne seroit pas prudent de faire tant de voyage dans mon état. Mon plaisir et mon devoir sont de le satisfaire ; ainsi nous resterons à *Londres* jusqu'à l'époque autant désirée de *milord Lée* que de *Butler*. Malgré ma curiosité et mes enquêtes , je n'ai pu savoir ce qu'étoit devenue la jolie paysanne supposée. La bonne femme de la chaumière n'en a plus entendu parler. *Butler* a été chez *Sandish* , il n'est point en ville. Adieu , ma chère sœur ; mon amitié pour vous ne changera jamais.

Eléonore BUTLER.

D 5

L E T T R E L X X X.

*De miss Charlotte Bromley à la Right
honorable lady Creven, et à mistress
O'Relly, ses sœurs.*

IRLANDE.

De Calais.

Ah ! ma chère *Louisa*, ah ! *Fanny*,
quel événement cruel nous attendoit à
notre arrivéé ici ! Qui eût pu croire...
Pauvre *Sophia* ! elle a pensé mourir
de douleur..... Pendant deux heures,
nous avons désespéré de sa vie : elle
est un peu plus calme. *Miss Muller*
est au chevet de son lit, et moi à
quelques pas dans la même chambre.
Je prends la plume pour rendre compte
à mes sœurs chéries de ce qui cause

nos chagrins. Jamais voyage ne s'étoit fait avec autant de bonheur et de vitesse que le nôtre ; les postillons , les chevaux , le vent , tout sembloit être d'accord avec notre impatience : il étoit sept heures du matin lorsque le *Packet-Boat* entra dans le port de *Calais* : sitôt débarquées , nous nous fîmes conduire chez *Dessein*. *Miss Muller* avoit été malade dans la traversée ; en conséquence nous résolûmes de la laisser reposer quelques heures , et de ne partir qu'à midi. En entrant à l'auberge nous demandâmes du thé : à peine *Sophia* avoit-elle commencé à le préparer , que nous entendîmes répéter plusieurs fois : mon dieu , il est mort ! Dans le même instant la porte s'ouvrit , et l'on apporta dans le parloir où nous étions , un homme qui paroissoit avoir rendu le dernier soupir. *Dessein* qui le suivoit , nous fit

mille excuses de nous donner un pareil spectacle ; mais il ajouta que cette salle étant la plus proche : on y étoit entré sans son aveu. Il nous engagea à passer dans une autre pièce : ce que nous acceptâmes avec empressement. En traversant pour gagner la porte , nous cotoyâmes le corps qu'on avoit étendu dans un fauteuil. Un mouvement naturel nous fit jeter les yeux toutes trois sur l'infortuné ; mais jugez , mes chères amies , de notre saisissement en reconnoissant *Conway* ; nous nous écriâmes toutes ensemble , et *Sophia* tomba sur le plancher , sans sentiment. Pendant que nous secourions notre malheureuse compagne , un chirurgien arriva : il étoit fort embarrassé pour savoir à qui donner ses premiers soins. Cependant l'état de *Conway* lui parut plus urgent , il s'en approcha. Nous avons placé *Sophia* sur le fau-

teuil le plus à notre portée; il se trouva être très-voisin de celui où gissoit *Edward*. Le chirurgien prononça qu'il n'étoit pas mort; mais qu'il ne pouvoit rendre compte de l'état des blessures, [il en a reçu deux au sein], qu'après les avoir examinées. Dans cet instant, *Conway* ouvrit les yeux : le premier objet qui le frappa fut son amante entre nos bras, qui étoit toujours ensevelie dans un profond évanouissement. Il fit un mouvement pour venir à elle; mais ses forces le trahirent, et il perdit une seconde fois connoissance. Le chirurgien le fit porter sur un lit; il nous donna d'un élixir pour faire avaler à *Sophia*, et fut panser le blessé. Cependant notre amie continuoit à être dans la situation la plus allarmante: point de pouls ni souffle n'annonçoient qu'elle exista; et pendant deux heures, tout ce que nous fîmes pour la rap-

peller à la vie fut sans succès. Le chirurgien s'étoit joint à nous : les blessures de *Conway* n'étoient point mortelles, mais très-dangereuses en raison de la quantité de sang qu'il avoit perdu. La situation de *Sophia* devenoit de plus en plus inquiétante ; on la saigna deux fois ; ce moyen réussit : elle reprit quelques couleurs, puis respira ; puis enfin ouvrit les yeux. Sa foiblesse étoit extrême, nous la couchâmes ; un bienlasant sommeil s'empara de ses sens. Je profitai de cet instant pour prendre quelques éclaircissemens sur ce terrible accident. Voici le peu que j'ai pu recueillir des gens de l'hôtel ; le domestique d'*Edward* m'auroit mieux instruite, mais il est auprès de son maître.

Depuis deux semaines, il étoit descendu dans l'auberge un certain marquis de *B. . . .* il sembloit attendre

avec une sorte d'impatience l'arrivée de quelqu'un. La veille, il s'étoit rendu sur le port dès sept heures du matin, il n'étoit rentré que pour diner, et sitôt après, il étoit retourné au port. Vers les neuf heures du soir, il en étoit revenu avec un jeune anglois. En entrant, ils étoient montés chacun dans leur chambre, et avoient donné l'ordre à leurs gens de les éveiller à cinq heures du matin. Le lendemain, qui est aujourd'hui, à six heures ils sortirent ensemble; le jeune Anglois ordonna à son domestique d'aller à sept heures dans un lieu qu'il lui indiqua; le marquis de *B. . . .* en dit autant au sien. Lorsqu'on rapporta *Conway* blessé, son laquais dit à un valet de *Dessein* de mener un chirurgien dans un endroit qu'il lui désigna. [C'est ce même homme qui m'a raconté ceci.] Il se rendit avec un chirurgien où ou

l'envoyoit. Là , il trouva le marquis de B..... étendu par terre , son domestique essayant de bander ses blessures. Dès que ce brave français aperçut les deux hommes , il leur dit : — « Ce jeune Anglois ne s'est battu qu'à son corps défendant ; c'est moi qui l'ai attaqué le premier ; messieurs , recevez ma déposition ; on ne peut , on ne doit pas le poursuivre ; il est brave et honnête ; je desire qu'il vive , et qu'il me pardonne ». Ces mots étoient à-peine prononcés qu'il expira. Son laquais fut trouver un officier de la garnison , ami de son défunt maître , qui se chargea de faire enterrer le corps. Il demanda le secret au chirurgien et au valet de l'auberge , et ne sembla point du tout disposé à traccasser le pauvre blessé , qu'il est même venu voir cet après midi. *Conway* a demandé plusieurs fois l'explication de l'ap-

parution de *Sophia*. Son fidèle domestique lui a persuadé que c'étoit une illusion, et comme il n'a vu qu'elle, il le croit facilement. Nous avons assuré *Sophia* que l'état d'*Edward* étoit absolument sans danger : cette certitude la tranquillise beaucoup ; et quoique très-foible encore, elle veut se mettre en route demain matin. Je ne puis m'opposer à cette sage résolution ; un devoir sacré lui en fait la loi. Notre jeune amie insiste pour que nous nous couchions : il y a trois lits dans la même chambre, *Mally* restera près de celui de *Sophia* : ainsi, je vous quitte pour aller jouir d'un repos dont j'ai grand besoin. Avant de partir, je vous dirai un mot de l'état de nos pauvres amants. Bonsoir mes bien aimées sœurs ; vous savez comme je vous suis attachée.

A sept heures du matin.

Sophia est passablement bien , et *Conway* a passé une bonne nuit ; le chirurgien nous promet pour lui une prompte guérison. Adieu , la voiture est à la porte ; on n'attend plus que moi : *Sophia* et *miss Muller* vous embrassent : mes complimens à tous nos amis et amies ; à vous pour la vie.

Charlotte BROMLEY.



LETTRE LXXXI.

De la même aux mêmes.

IRLANDE.

De Paris.

HÉLAS ! mes bonnes sœurs , notre diligence ne nous a servi de rien : nous sommes arrivées trop tard : il y avoit six jours que l'abbesse avoit quitté ce monde. La pauvre *Sophia* en est inconsolable : elle s'accuse de négligence : elle se persuade que son ingratitude a hâté la mort de sa bienfaitrice. Vainement *miss Muller* et moi nous employons toutes sortes de moyens pour la reconcilier avec elle-même: c'est au tems seul qu'est réservée

cette cure. Avant de descendre à l'hôtel qu'on nous avoit indiqué, nous nous sommes faites conduire au couvent des *filles du Calvaire*; la tourrière a reconnu *Sophia*, et s'est avancée à la portière en pleurant. — Comment se porte l'abbesse, lui a demandé notre amie? La sœur, au lieu de répondre, a continué de verser des larmes. — C'en est donc fait, reprit *Sophia*, je ne reverrai plus celle qui m'a servi de mère. — Ah! mademoiselle, dit alors la sœur, vous avez bien raison de regretter madame: c'étoit une si bonne personne, si généreuse: tout le monde perd à sa mort: elle soulageoit les uns, consoloit les autres; jamais notre couvent ne fut et ne sera gouverné par une ame aussi bienfaisante. Notre nouvelle dame est certainement digne de la place qu'elle occupe: dieu me préserve de ne pas la respecter:

d'ailleurs vous la connoissez, mademoiselle *Sophia*, c'étoit la *révérende mère Sainte-Anne*: je lui rends justice, en disant qu'elle est généralement estimée. La bonne fille ne sembloit nullement disposée à cesser ses regrets sur la morte, et ses éloges sur la vivante. *Sophia* sanglottoit, et le monde commençoit déjà à se rassembler autour de notre voiture: l'entretien d'ailleurs étoit affligeant pour notre amie. J'interrompis donc la sœur pour lui demander depuis quand la respectable abbessé avoit cessé de vivre. Je m'informois aussi de l'adresse de madame de *Rosière*. Dès que nous eûmes cette dernière, je dis au postillon de nous mener *fauxbourg Saint-Germain*; *Sophia* voulut aller auparavant chez madame de *Rosière*. Elle étoit partie la veille pour la campagne, et ne devoit revenir que le lendemain quatorze.

Ce ne fut donc que le 15 que nous nous rendîmes chez madame de Rosière. Dès que *Sophia* l'aperçût, elles volèrent dans les bras l'une de l'autre; bientôt des larmes succédèrent à ce premier mouvement de joie: elles avoient toutes deux à regretter une personne bien chère. *Sophia* questionna l'amie de sa bienfaitrice sur le secret qu'elle lui avoit marqué devoir lui confier à son arrivée --- Ce n'est point à moi, ma jeune amie à vous le révéler: je vous prie même de ne me faire aucune question à ce sujet; voilà un paquet que la respectable abbesse m'a chargé de vous donner: il n'est point pour vous, et vous n'en pourrez prendre lecture qu'autant que celui à qui il est adressé, vous le permettra. Désormais, chère *Sophia*, votre sort sera dépendant de la volonté de milord *Duke Howard*. C'est par lui que vous

apprendrez des particularités qu'il ne dépend pas de moi de vous dire : c'est de lui que vous saurez, s'il vous est permis de vous livrer à l'espoir d'être unie à celui que votre cœur a choisi. A ces mots qui retracèrent à l'esprit de *Sophia* le spectacle terrible qu'elle avoit eu sous les yeux à Calais, la pauvre enfant fit un soupir, et laissa tomber quelques larmes, il fallut en expliquer le motif à madame de *Rosière*, qui chercha à lui donner des sujets de consolation qu'elle n'avoit peut-être pas elle-même.

Madame de *Rosière* étant obligée de retourner le lendemain à la campagne, passa toute la journée avec nous. Je m'apperçus que ce fut avec bien de la peine qu'elle s'abstint de répondre à la multitude de questions que lui fit notre jeune amie; dès qu'elle nous eût quitté, *Sophia* s'adressa à nous pour obtenir

quelques éclaircissemens, et que pouvions-nous lui dire? Tout aussi étonnées qu'elle-même d'un mystère impossible à pénétrer, nous nous perdîmes dans nos conjectures. Par quel singulier hasard, disions-nous, le *ducke Howard* se trouve-t-il être l'arbitre de votre sort? — Le *ducke Howard*! répétoit *Sophia*, un anglais! et c'est par l'ordre de ma bienfaitrice que je dois le chercher; elle qui ne pouvoit entendre parler des gens de cette nation, sans éprouver une émotion, qu'on croyoit provenir de la haine. Tout en sentant que ses réflexions étoient justes, je l'engageai à n'en plus faire. — Votre devoir, chère *Sophia*, consiste en ce moment, à remplir scrupuleusement les dernières volontés de celle qui vous a donné tant de preuves d'un tendre et sincère attachement: afin d'y parvenir plus promptement, si *miss Muller* et

vous

vous l'approuvez , nous ordonneront notre départ pour demain matin. La première n'y consentit qu'avec peine : il étoit dur , disoit-elle , d'avoir fait un aussi long voyage sans avoir pu satisfaire une juste curiosité. -- Quoi ! ne pas même voir un spectacle ? son ton me sembla si dolent , et je la vis si véritablement affligée , que je sollicitai moi-même *Sophia* pour lui accorder seulement un jour. Je poussai la complaisance jusqu'à consentir à l'accompagner à l'*Opéra* : enfin nous nous mêmes en route. Plus nous approchions de Calais , et plus l'inquiétude et l'impatience se peignoient sur le joli visage de l'intéressante *Sophia*.

A-peine fîmes-nous descendues de voiture , que je m'informai à *Dessein* des nouvelles du blessé ; il ne put nous en donner : car ce jeune anglois avoit été transporté dans un autre lieu peu

d'heures après notre départ. Je lus dans les yeux de ma compagne combien ce contre-tems lui causoit de peine. Heureusement, je me souvins que le nom de l'officier étoit *Duquesnoy* : nous l'envoyâmes prier de passer à l'hôtel, et il nous fit les détails que voici : « Dès que j'eûs fait rendre à mon malheureux ami, le marquis de B . . . les derniers devoirs, je m'occupai de la sûreté de son adversaire que, d'après la déposition du mourant, je ne pouvois regarder comme coupable. En conséquence, je me transportai le lendemain à son auberge, précisément mesdames, à l'instant où vous montiez en voiture. J'avois eu le soin, la veille au soir, d'obtenir d'un des habitans de cette ville la permission de faire porter le jeune anglais à une maison de campagne qui lui appartient, et qui est située à une très-petite distance. Le chirurgien m'a-

voit assuré qu'en prenant beaucoup de précaution, la vie du blessé ne seroit point exposée dans ce transport. Effectivement, tout se passa à merveille; et je puis vous assurer que cet aimable garçon est tout-à-fait hors de danger: il est même probable qu'il sera bientôt en état de retourner en Angleterre. Je demandai à cet honnête français, s'il étoit instruit des raisons de ce fatal duel. — Autant que j'en puis juger, madame, par plusieurs conversations, que j'eus avec le marquis avant l'arrivée de l'anglais, il paroît que la querelle vient d'une différence de façon de penser sur le compte des dames. Mon malheureux ami, quoiqu'un fort brave homme, comme les circonstances le prouvent, étoit ce que nous appellons très-improprement un *roué*, fort peu délicat sur le choix des moyens qu'il employoit pour obtenir des préférences.

Monsieur *Conway* s'étoit lié avec lui, et pendant un tems il fût son disciple et son imitateur. Une circonstance que le marquis n'a pas jugé à propos de m'apprendre, ayant entièrement changé les sentimens erronés de votre concitoyen, il essaya de convertir son ami qui riposta, par une ironie piquante et même quelque chose de plus. Monsieur *Conway* en fut offensé, et assigna un rendez-vous au marquis, le dix, où, comme vous en avez été témoins, il se rendit ponctuellement. Voilà mesdames, tout ce que je sais de ce cruel événement ». Après lui avoir fait nos remercimens, il alloit nous quitter, lorsque *Sophia* d'une voix tremblante lui demanda s'il étoit bien sûr que monsieur *Conway* étoit hors de danger. — Je conçois que l'on ne donne pas à mon rapport toute la croyance possible; mais madame, dit-il à *Sophia*, je vous de-

mande la permission d'aller vous chercher le chirurgien qui le traite : et il partit comme un trait. Nous craignîmes qu'il ne fût offensé de la défiance de *Sophia* ; mais à peine l'idée nous en étoit venue , que nous le vîmes rentrer avec le chirurgien , qui nous confirma les espérances que monsieur *Duquesnoy* nous avoit données. Après beaucoup de civilités de part et d'autre , cet aimable français nous souhaita un bon voyage et sortit. Le lendemain matin , nous nous embarquâmes , et quatre heures après , nous arrivâmes à *Douvres* ; je vous fais grâce de nos petits maux , ainsi que de deux ou trois légers incidens arrivés sur la route de *Douvres* à *Londres*. Nous voilà à *Berkley-Square* : il est dix heures du soir : à onze tout le monde est au lit : le lendemain matin , j'entends ouvrir ma porte : une voix douce *Lisre Honey Itself* [comme du miel] me de-

mande, dormez - vous encore, *Charlotte*? — comment encore? mais il est à peine cinq heures. — Il en est dix, me répond *Sophia* en s'approchant, et il y en a trois que je suis debout. je sais déjà où demeure le *Duke Howard* et dans quinze minutes nous serons instruites s'il est en ville. — bravo! mon amie, vous êtes expéditive — cela n'est pas fini: j'ai questionné vos gens: le portier a son fils placé chez le *Duke*, et j'ai chargé *William* de s'informer s'il est à *Londres*. En deux minutes, je suis habillée; nous descendons. *William* rentroit: — *milord Duke* est attendu de jour en jour: il y a deux mois qu'il avoit fait annoncer son arrivée; mais il a été surpris sur la route par un furieux accès de goutte qui l'a forcé à séjourner dans une auberge à *W.* Un de ses gens qui est venu la semaine dernière, a dit que sa *grâce* alloit beau-

coup mieux , et qu'il ne tarderoit pas à venir en ville. — Eh bien ! dit *miss Muller*, nous attendrons son retour. — quel est votre avis , me demanda *Sophia*? — ma foi , n'en déplaie à *miss Muller*, je conseillerai de l'aller trouver à W..... car , qui sait , si sa goutte ne lui reprendra pas? cette terrible maladie est vindicative. — Pardon *miss Muller*, reprit *Sophia*; mais le sentiment de *Charlotte* est entièrement conforme à mon impatience. La belle contrariée fit une petite moue que *Sophia* fit disparaître par ses caresses. — Eh bien ! *Sophia*, si vous voulez nous partions demain — excellente *Charlotte*! demain, soit : les ordres furent donnés pour quatre heures du matin : nous voilà sur le chemin , que dis-je , nous sommes arrivées; patience *Louisa*, tout-à-l'heure vous allez me trouver bien du mérite de traiter si lestement un su-

jet enfin vous verrez , vous verrez. L'hôte déjà accoutumé à la grandeur depuis qu'il logeoit un *Duke*, ne fut pas émerveillé de notre apparence : cependant il nous fit politesse , et nous conduisit dans un appartement très-mesquin. — Il étoit fâché de nous loger si mal ; mais sa *grâce* le *Duke Howard* et sa suite occupoient presque toute sa maison : il n'avoit pu refuser à un seigneur d'une si grande conséquence l'usage de ses plus belles chambres. Nous l'écoutâmes , l'approuvâmes , et nous contentâmes d'une espèce de grenier où il y avoit quatre lits. Il étoit tard et nous avions faim , le plus pressé fut de souper , ensuite de nous coucher. Cette fois , je fus la plus matinale : un , je ne sais quoi , me tint éveillée toute la nuit. Plusieurs fois j'avois vainement invité mes compagnes de chambre à m'accorder un bout de

conversation ; un sommeil profond s'en étoit emparé ; je n'eus donc que la ressource de mon imagination : aussi la fis-je travailler d'importancé. Une espèce de lanterne magique me présenta des objets toujours bien chers, puis d'autres que je crus pendant un tems dignes de toute mon estime. J'en vis aussi qui se faisoient un jeu de tromper mon innocente crédulité. La chaudière et son hospitalière habitante arrivèrent à leur tour, puis le jour de l'apparition inattendue d'un être que je devois oublier, ensuite mon heureux retour dans ma famille etc. etc. etc... La revue du passé entièrement terminée, je m'apprêtai à former des projets pour l'avenir, lorsque j'entendis quelques bruits dans l'auberge : je regarde à ma montre ; sept heures : et vite je me lève et réveille le trio de dormeuses. Les baillemens se succédoient

et personne ne bougeoit ; Eh bien ! dis-je aux paresseuses, je vais donc me rendre seule auprès du *Duke Howard* : il y a plus de trois heures qu'il est debout. A ces mots, *Sophia* se jette à bas du lit, *miss Muller* l'imite et la femme - de - chambre en fait autant. Bientôt, nous sommes en état de paroître : nous envoyons *Mally* s'informer s'il étoit possible de voir *milord Duke*. On vint nous dire que sa *grâce* reposoit, et qu'on nous annonceroit à son réveil. Que faire en attendant ? déjeûner. Bon ! mais après ? nous promener dans un joli bois que nous appercevions de notre fenêtre. L'avis fut suivi ; nous descendîmes, et après avoir prié qu'on vint nous dire lorsque sa *grâce* seroit éveillée, nous prîmes le chemin du bois ; plusieurs allées se présentèrent. Le hasard fut seul consulté dans le choix. A presqu'un demi-mille, *miss Muller*

se plaignit d'être fatiguée, et s'assit; *Sophia* se mit à ses côtés; une perspective assez agréable que j'entrevois, excita ma curiosité; je laissai mes deux amies, pris le bras de *Mally* et continua à marcher. Au bout de l'allée que nous parcourions; nous en trouvâmes trois petites; nous entrâmes dans la plus sombre; à peine y avions-nous fait trente pas que nous entendîmes une voix articuler quelques sons plaintifs: je m'arrêtai; l'on continua de chanter une Romance; le premier mot que je pus comprendre fut le nom de *Bromley*; *Mally* me regarda; je lui fis signe de ne pas parler. Le chanteur continua et voici ce que j'ai retenu:

Pour étendre son empire,
L'amour nait dans tes beaux yeux
Le germe de ce délire
Qui rend son joug précieux,

Des ris, des jeux sur tes traces
 On voit voltiger l'essein;
 Et déjà les tendres graces
 Vont folâtrer sur ton sein.

Bromley, veux-tu toujours plaire
 Et mériter nos encens?
 Fuit l'exemple mercénaire
 Des coquettes de ce tems.
 Par un art que je déteste
 Ne souille point tes appas;
 Laisse ce recours funeste
 A celles qui n'en ont pas.

Ne te laisse pas séduire
 Par l'orgueil de tout charmer;
 Et si le cœur ne t'inspire,

Il en étoit là, lorsqu'un énorme *toad*
 [crapaud] s'approcha de nous; c'est
 comme vous savez ma bête d'aversion:
 un horrible cri m'échappa, et je me mis

à fuir. *Mally* me suivit de toutes ses forces : j'étois si pressée de m'éloigner de cet effroyable animal, que je ne fis pas attention à un fossé qui se trouva sur mon chemin, et je me jetai toute entière dedans. Quoiqu'il n'y eût pas d'eau, la chute ne laissoit pas que d'être désagréable : depuis l'entorse que je me suis donnée chez la bonne femme, ma cheville me fait souvent souffrir; ce nouvel accident rappella toutes mes douleurs à la partie souffrante au point qu'il me fut impossible de me relever pour l'instant : cependant mon cri avoit interrompu la chanson, et le chanteur arriva près de moi, presque en même tems que *Mally*. Le fonds où je me trouvois si incommodément placée, ne me permit de voir celui qui venoit à mon secours, que lorsqu'il fut sur le bord du fossé. Mais jugez, mes meilleurs amis, de mon étonnement, de mon

embarras et de mon courroux, en reconnoissant *Sandish*. — *Sandish!* vous écriez-vous ensemble. — oui, *Sandish*: sa surprise égala la mienne; mais au lieu de la colère qui s'empara de moi à sa vue, je vis que la mienne n'excitoit en lui que de la joie; il est vrai que l'idée, que j'étois peut-être blessée, la fit bientôt disparaître: il vint à moi, et malgré mes efforts pour me débarrasser de ses soins, il me prit dans ses bras, et me porta sur le gazon à quelques pas delà; puis il se mit à genoux à une petite distance, et me pria avant tout de lui dire comment je me trouvois. — Très-mal, lui répondis-je, tant que vous serez près de moi. — Oh! *miss Bromley*, ne soyez point assez cruelle pour me condamner sans m'entendre: je ne suis point coupable, on nous a trompé l'un et l'autre; écoutez-moi, expliquons-nous, et vous

cesserez bientôt de m'accuser. — Nous expliquer ! et sur quoi , s'il vous plaît ? qu'ai-je de commun avec vous ? que m'importe l'idée qu'on a pu vous donner de moi ? On nous a trompé l'un et l'autre , dites-vous : je n'ai point été trompée , je méprise les rapports et ne les crois point ; mais j'ai lu et entendu : ainsi le doute ne peut subsister. Au reste , je ne sais pourquoi vous prenez la peine de continuer un rôle , qui est si fort contre vos principes : croyez-moi la feinte est tout-à-fait hors de raison ; il n'y a personne ici qui puisse être votre dupe. — Cruelle , trop cruelle *Charlotte* ! ne me réduisez pas au désespoir : j'ai déjà tant souffert par vous. — Par moi ? dis-je avec un sourire amer. — Oui , par vous , ingrante ; depuis le jour que vous disparûtes , j'ai traîné la plus triste existence : en vous fuyant , je vous trouvois

par-tout ; hélas ! je portois avec moi le trait qui m'avoit blessé. Vainement ai-je cherché à me distraire de mon immortelle passion , en parcourant les pays étrangers ; j'y serois encore si l'humanité ne m'avoit rappelé dans ma patrie. Je vous croyois coupable , voilà pourquoi je me suis sauvé de vous et de mon amour à la chaumière : avant de la quitter , vous m'écrivîtes une lettre que vous déchirâtes. J'en ai lu des lambeaux , et c'est d'après cette lettre , que j'ai vu qu'on vous en avoit imposé sur mon compte. Au nom de tout ce qui vous est cher , *miss Bromley* , ne me lancez pas ces regards , où je ne démêle que mépris et incrédulité : je jure sur l'honneur que l'amour que vous m'avez inspiré fut toujours aussi pur que vous-même : nommez-moi mes accusateurs ? — Les voilà , dis-je , en lui montrant mes

yeux et mes oreilles. — Quand et comment m'ont-ils trouvé coupable ? — Monsieur *Sandish*, vous devriez nous éviter à tous deux des répétitions qui ne meneroient qu'à vous couvrir de honte et redoubler mon mépris : — Je n'ai rien à craindre ; ma conscience est nette , mon respect fut égal à mon amour ; je vous ai crue une fille légère , coquette , perfide même ; et pourtant je ne pouvois cesser de vous adorer. — Vous m'avez crue coquette , légère , perfide ; méchant ! à qui dois-je ces injustes et humiliantes épithètes ? Pourquoi m'avoir tirée de la retraite , où je vivois pour me soustraire à un penchant que ma raison désapprouvoit ? Aviez-vous pu croire que je pourrois céder à vos indignes desseins ? Vous parlez de respect , quand vous m'avez fait la plus mortelle offense : j'ai entendu votre conversation

avec des scélérats dignes d'être vos amis; et cette lettre que vous avez eu l'audace de m'écrire: de quel front osez-vous aujourd'hui vous présenter aux yeux de celle qui fut si long-tems victime de votre méchanceté? — Hélas! *miss Bromley*, je le disois bien, on nous a cruellement trompés. Permettez, ajouta-t-il en se rapprochant de moi, que je vous fasse une question. Dans quel tems, ce dont vous me parlez s'est-il passé? — Votre hypocrisie me confond: n'importe, je veux voir jusqu'où vous pousserez la duplicité: trois mois après que j'eus quitté la maison de ma mère. — Et si je vous prouve que j'étois alors à *Neuchâtel*. — Impossible! — Rien de plus aisé: un ami intime *sir Richard* m'écrivait souvent; et je puis vous faire voir par l'adresse et la date de ses lettres, que je vous dis l'exacte

vérité. Son air d'assurance et de bonne-foi me fit réfléchir un instant ; cependant, me disois-je, je l'ai entendu. Il est vrai que je n'ai pas reconnu sa voix, et si on ne l'avoit pas nommé... mais cette lettre !..... Etoit-ce bien son écriture ?..... Cette lettre, je la portai toujours sur moi comme un préservatif contre la foiblesse de mon cœur, je la tire de mon porte-feuille et la lui montre. En la lisant, il ne changea pas de couleur, et me la rendit avec l'air de ne pas comprendre comment son contenu pouvoit exciter mon courroux contre lui. — Je vois, me dit-il, que je ne suis pas le seul qui vous ait crue coupable ; mais celui-ci avoit plus que moi l'espérance de vous avoir rendue sensible. — Mais cette lettre est de vous ? — De moi ! Oh ! si c'est là le seul tort que j'aye à vos yeux, qu'il me sera facile

de me disculper. — Quoi ! vous ne me l'écrivîtes pas le lendemain de mon arrivée à *Swampy-Grove*, où vous m'aviez attirée par la plus insigne tromperie ? — Oh ! oui, il est clair que vous avez été indignement trompée ; mais *miss Bromley*, ce ne fut pas par moi. Je ne connois point *Swampy-Grove* ; et cette lettre n'est pas de mon écriture. Je vous jure que je n'étois point alors en Angleterre, et je puis vous en donner mille preuves. Alors je me sentis autant de desir que lui, d'entrer en éclaircissement : Pauvre *Sandish* ! combien je fus injuste envers lui ! Je l'accusois, et c'étoit moi qui faisoit son malheur. Il paroît que c'est *sir William-Astern* qui fut seul coupable de tous mes maux. La misérable *Betty* fut de moitié pour me faire prendre l'échange, et m'en imposer : oh ! mes chères sœurs, vous

ne savez pas la moitié de toutes les calomnies que ce méchant *Astern* avoit fait courir sur mon compte. Comme le public a dû me mépriser ! Mais je ne m'apperçois pas que je m'écarte de mon véritable sujet. L'épisode est si intéressant pour mon cœur que je n'ai pu me dispenser de m'y étendre. La femme-de-chambre de *Sophia*, qui avoit été témoin du début de notre conversation, s'étoit éloignée par respect ; je ne songeois point à la rappeler : je crois même que je l'avois oubliée, ainsi que le motif qui m'avoit amenée à *W*..... Nous étions à-peu-près sûrs de notre mutuelle innocence, lorsque nous vîmes venir *Sophia* et *miss Muller* conduites par la femme-de-chambre : toutes deux me faisoient signe de quitter ma place ; la douleur de ma chute étant presque passée, avec l'aide de *Sandish* je me relevai,

et en m'appuyant sur son bras, je rejoignis mes amies. A la portée de la voix, elles me reprochèrent de m'être tant éloignée, ajoutant que depuis plus d'une heure, on étoit venu les avertir que *milord Duke* étoit visible. J'avoue qu'il ne m'étoit pas venu à l'idée de parler à *Sandish* des raisons de notre voyage; d'ailleurs y eussé-je pensé, je n'en aurois pas eu le tems: nous avions eu tant de choses à nous dire, et l'intervalle m'avoit paru si court alors: nous étions si près les uns des autres, que je ne vis nulle impossibilité de pouvoir instruire *Edmund*: je le présentai à ces dames, et nous regagnâmes tous la maison; je priai *Sandish* de nous introduire. *Sa grace* étoit assise dans un fauteuil en face de la porte; j'entrai la première conduite par *Sandish*; *miss Muller* suivoit, et *Sophia* tremblante, arriva

la dernière. *Edmund* qui ne connoissoit que moi , me présenta en me nommant : je vis un homme à la fleur de l'âge , d'une figure douce et agréable ; il me reçut avec cette politesse aisée qui caractérise la bonne éducation ; il me faisoit des excuses de me recevoir dans l'état où je le trouvois , lorsque je crus devoir introduire le véritable sujet qui nous amenoit : alors je pris la main de *Sophia* , et m'approchant avec elle , je lui dis que cette jeune personne attendoit de lui un grand service. Sitôt que ses yeux se furent reposés sur le joli visage de notre amie , sa contenance changea visiblement : il voulut parler , les mots expirèrent sur ses lèvres ; et enfin il se trouva mal : son neveu courut à lui , et aidé de nous et de quelques valets , il parvint à rappeler ses sens. La crainte d'être importune nous en-

gagé à nous retirer , et nous allions quitter la chambre , lorsque *milord Duke* dit à son neveu : — Retenez-les , *Edmund* , au nom du ciel ne les laissez pas partir. Il ne fut pas nécessaire de nous le répéter : nous rentrâmes , et nous nous assimes en silence. Le *Duke* étoit entièrement revenu à lui , et ne cessoit de fixer *Sophia*. — On m'a fait entendre , *madame* , lui dit-il enfin , que je pouvois vous être utile , ordonnez ? Vous ne sçavez pas tout le pouvoir que vous avez sur moi : *Sophia* rougit , pâlit alternativement , et ne parla pas. Je démêlai que son embarras venoit de ne vouloir pas s'expliquer devant les gens de *milord Duke*. Je fis signe à *Sandish* qui les renvoya. Alors , notre jeune amie présenta le paquet dont elle étoit chargée : sa *grace* le reçut avec empressement : en jettant les yeux sur

l'adresse, son émotion doubla, et je le vis trembler considérablement en brisant le cachet. Le paquet contenoit un cahier et une lettre; il lut cette dernière: pendant qu'il lisoit, plusieurs larmes s'échappèrent de ses yeux: et dès qu'il eut fini la première page, il se couvrit le visage de son mouchoir et sanglotta quelques minutes. Nous gardions tous un respectueux silence; il reprit sa lecture: et tout-à-coup malgré sa goutte et sa foiblesse, il se lève avec précipitation et s'élançe vers *Sophia*, la prend dans ses bras où il la presse tendrement en la nommant sa chère, sa bien-aimée fille. *Sophia* se jette à genoux et levant ses mains vers le ciel, s'écrie: — ô mon dieu! quelle bénédiction vous répandez sur moi! Mon père, nom si doux, expression si touchante, ô mon père, que cet instant a pour moi de charmes! Jour

heureux ! Mes amies , partagez ma félicité , voilà mon père. Sa *grace* ne pouvoit contenir l'excès de sa joie ; il se remit dans son fauteuil , il fit asseoir *Sophia* à-côté de lui , tenoit ses mains dans les siennes , répétoit dix fois dans une minute le mot de *ma fille*. L'excès de la joie fait quelquefois plus de mal que celui du chagrin ; *Sandish* craignant que son oncle ne fût victime de celle qu'il éprouvoit , s'ingénia pour y mettre un terme. Je devinois son desir ; mais je ne me sentis nullement le courage d'interrompre les élans d'une tendresse aussi vive et aussi naturelle : *Sandish* alors prononça d'une voix basse : — La mère d'une aussi charmante personne devoit être un être céleste ! Ce mot occasionna l'effet attendu : *milord Duke* qui sembloit avoir oublié la mère pour la fille , parut en un moment oublier cette

dernière pour nes'occuper que de l'autre:
 il reprit la lettre , la relut , la baisa
 et la posa sur son cœur. Infortunée,
 dit-il à demi voix ! tu m'as cru cou-
 pable , et pourtant tu m'as pardonné !
Sophia , ne craignez pas de m'affliger :
 dites-moi , oh ! dites - moi tous les
 détails de cette cruelle mort. — Hélas !
milord , je n'ai point eu le bonheur
 de jouir des derniers embrassemens de
 mon adorable mère , et jamais elle ne
 s'est fait connoître à moi sous cette
 tendre dénomination. Lorsque j'arrivai ,
 elle n'étoit plus. Les larmes de sa *grace*
 recommencèrent à couler , le cahier
 s'échappa de ses mains , il le ramassa
 et s'adressant à nous : — Il paroît
mesdames , nous dit-il , que vous êtes
 les amies de ma fille ; ainsi , l'histoire de
 sa vertueuse et malheureuse mère
 ne peut que vous intéresser. *Sandish* ,
 voulez-vous prendre la peine d'en faire

la lecture : il répondit affirmativement, et nous nous disposâmes tous à l'écouter. Je joindrai à cette lettre une copie de cette intéressante histoire que *Sandish* a eu la complaisance d'écrire. En voilà , je pense assez pour aujourd'hui : adieu mes bonnes sœurs ; dans deux ou trois jours , je reprendrai la plume pour vous annoncer notre départ ; mais il paroît vraisemblable que *Sophia* ne sera pas des nôtres : *milord Duke* ne peut s'en séparer un seul instant. Je suis comme toujours votre éternellement attachée

Charlotte BROMLEY.

HISTOIRE

DE

MADemoiselle

ROSE DE PRÉVILLE,

*écrite par elle-même, et envoyée
par sa fille Sophia au Duke Howard,
son époux.*

MONSIEUR de *Préville* servoit le roi depuis trente deux ans dans le régiment de *Navarre*, et n'étoit encore que capitaine en second ; plusieurs blessures dangereuses qu'il avoit reçues dans des expéditions périlleuses, où son extraordinaire bravoure l'avoit conduit, n'avoient pu encore lui faire obtenir la croix de St.-Louis.

Depuis long-tems elle lui étoit due de droit ; mais n'ayant nul protecteur à la cour , il lui fut aussi difficile d'obtenir une justice qu'une récompense ; cependant les incommodités et la foiblesse de sa santé le sollicitoient de quitter le service pour jouir enfin d'une vie tranquille dans un médiocre fief, l'unique bien qui lui fut échu de la grande fortune qu'avoit possédée son père. Il étoit né en *Normandie*, et la loi adjuge tout à l'aîné de la famille ; il avoit le málheur d'avoir un an de moins que son frère. Il prit enfin la résolution de faire le voyage de *Paris*, et de se présenter lui-même dans les bureaux. Après un séjour de trois mois, dans un pays où les besoins ne sont pas proportionnés aux moyens , et après avoir presque entièrement épuisé sa bourse , monsieur de *Préville* obtint l'objet de ses plus ardens desirs , avec

la médiocre pension de trois cent livres. Il se disposa bien vite à retourner à son corps pour y finir quelques affaires, donner sa démission, et dire adieu à ses camarades : la veille de son départ, il fut dîner à l'hôtel de Bourbon, rue *Croix des Petits-Champs* : il se trouva à la même table d'hôte que lui, un homme d'un certain âge, et d'une figure tout-à-fait revenante : ils étoient à côté l'un de l'autre, et entrèrent en conversation. Monsieur de *Préville* encore yvre du plaisir de son nouvel ornement, raconta à son voisin pourquoi il étoit venu à *Paris*, et termina en montrant ce qu'il avoit eu le bonheur d'obtenir. — Et vous mettez de l'amour-propre, lui dit sa nouvelle connoissance, à porter ce ruban rouge ! — Sans-doute reprit-il, puisqu'il est la marque de l'honneur et de la bravoure : — De

L'honneur et de bravoure, dit l'autre en éclatant de rire ! Oh ! oui , je vois bien que vous êtes un provincial , et continua de rire. Monsieur de *Préville* fut d'abord surpris de cet excès de joie , ne croyant pas y avoir donné lieu : bientôt il se sentit piqué et le témoigna par quelques paroles un peu vives : — Arrêtez , mon cher monsieur , j'ai tort sans-doute de rire avant de vous expliquer les raisons. D'abord je commence par convenir avec vous que la croix de St.-Louis devrait être le prix du mérite , de l'honneur et de la bravoure , comme vous venez de le dire ; mais j'ajouterai qu'à-présent elle n'est souvent que le prix de l'intrigue , de la bassesse et de l'intérêt ; un mot va vous convaincre. Voyez-vous ce chevalier de St.-Louis qui est au bout de la table ? qui croyez-vous qu'il soit ? — Un ancien militaire

comme moi. — Non, mon cher monsieur, il ne peut avoir l'honneur de vous être comparé : c'est un inspecteur de police. — Un inspecteur de police ! s'écria monsieur de *Préville*. — Pas autre chose : — Et comment donc a-t-il gagné la croix ? — En espionnant, volant et buvant du sang humain..... Vos yeux peignent tour-à-tour l'horreur et le doute ? Cessez, cessez d'être incrédule, et si un exemple ne suffit pas pour vous convaincre, je puis vous en offrir jusqu'à trois de la même espèce. Il étoit impossible à monsieur de *Préville* de ne pas croire à ce qu'on lui disoit, puisque les preuves étoient au bout : il ne put contenir la juste indignation que lui inspira l'horrible abus que l'on faisoit d'une chose à laquelle il avoit jusquelà attaché un prix inestimable. Il porta plusieurs fois la main à sa croix,

comme voulant l'arracher de sa place :
 il fixoit alternativement ses yeux sur
 l'inspecteur chevalier de St. - Louis ,
 et sur son voisin : un nuage sombre
 se répandit sur tous ses traits. Les
 différens mouvemens de surprise et
 de colère qu'il éprouvoit , s'emparèrent
 tellement de sa raison , qu'il ne fut
 pas le maître de réprimer une action
 peut-être blâmable , mais que l'honnê-
 teté de ses sentimens lui fit croire
 juste : il se leva avec la vitesse d'un
 éclair et courut à monsieur R.....
 — Comme je ne puis croire , lui
 dit-il , que les ministres que mon roi
 emploie , soient capables de parer le
 vice des ornemens de la vertu , je
 présume que vous n'avez aucun droit
 de porter cette croix , en conséquence
 je vous l'ôte et vous punis de l'insolence
 que vous avez eue de l'enlever à celui
 qui étoit digne de la porter : en disant

ceci, il lui donna un soufflet. L'inspecteur maltraité, lâche comme ils le sont tous, se mit à crier : tous les convives se levèrent, le bruit attira beaucoup de monde ; cependant les clameurs du sieur R..... continuoient : on étoit allé chercher des gardes des maréchaux de France. Monsieur de *Préville* se promenoit dans la chambre avec le sang-froid d'un homme qui ne craint rien : celui à qui il devoit son instruction s'en approcha : — Vous avez été bien vif, monsieur : ceci vous fera une très-mauvaise affaire, et si vous m'en croyez pendant qu'il en est encore tems, vous vous évaderez. — Non en vérité, répondit celui-ci, et je suis bien sûr que tout le monde m'applaudira d'avoir souffleté ce gredin. — On vous applaudira ; mais on vous punira rigoureusement. Songez que cet homme est le bras

droit du lieutenant de police, et du ministre de *Paris*. Monsieur de *Preville* eut beaucoup de peine à se laisser persuader de fuir; à la fin pourtant, il céda aux instances de l'inconnu, qui le conduisit par des petites rues jusqu'à celle des *Lombards*, où il demeurait. Là il le fit entrer dans sa boutique, [car c'étoit un marchand], et le présenta à sa femme et à sa fille, qui travailloient derrière le comptoir. Il fut reçu de toute la famille avec tous les égards imaginables, et il soupa avec ces bonnes gens. L'affaire de l'hôtel de *Bouillon* faisoit grand bruit: tous les espions étoient en campagne pour découvrir où monsieur de *Preville* s'étoit réfugié. Monsieur *Lefranc*, [c'étoit le nom du marchand], fut le surlendemain matin pour lui conseiller de se cacher, et lui proposa de lui prêter une petite maison qu'il
avait

avoit à Vaugirard , pour s'y retirer quelques jours : ce que monsieur de *Préville* accepta , sentant bien que s'il partoit pour son régiment , on l'auroit bientôt rattrapé. Le surlendemain , monsieur *Lefranc* vint le voir et diner avec lui : au dessert , il lui fit une question dont le but étoit en vérité bien loin de sa pensée : — Êtes-vous marié monsieur? — Non , mais j'ai envie de l'être , et sitôt que je serai retiré du service et établi dans mon petit domaine , je chercherai une femme : croyez-moi , monsieur *Lefranc* , je ne serai pas un mauvais mari : vous avez vu que je suis un peu vif ; mais passé cela , je suis d'une humeur égale , d'un caractère complaisant : j'ai beaucoup de respect et d'estime pour le sexe ; et en général , ceux qui ont bonne opinion des femmes ne peuvent guères manquer

de rendre heureuses les leurs. — Je suis si persuadé de ce que vous dites-là, monsieur, que je suis décidé à vous accorder la main de ma fille, si sa personne et cent cinquante mille livres que je lui donnerois le jour de ses noces, vous conviennent. Monsieur de *Préville* témoigna sa reconnaissance à monsieur *Lefranc*, en acceptant sa proposition. La demoiselle fut consultée, elle approuva le marché et le mariage se fit. Monsieur *Lefranc* avoit un ami dans les bureaux de la police; il fut le trouver et arrangea l'affaire de son gendre, moyennant cent louis donné au chevalier inspecteur: alors, monsieur de *Préville*, après avoir envoyé sa démission en cour, fut avec sa femme habiter son bien en *Normandie*. Madame de *Préville* sans être jolie, avoit exactement tout ce qu'il faut pour plaire à son

mari , et être agréable à tout le monde : un bon caractère , beaucoup de douceur , et ni plus ni moins d'esprit qu'il est nécessaire d'en avoir pour bien élever ses enfans ; veiller sur sa maison , et faire parfaitement les honneurs de sa table. Le premier fruit de cette union , fut un fils qui mourut à trois ans : l'année suivante , je vins au monde précisément le même jour , et à la même heure. Madame de *Préville* devint mère et cessa d'être fille : sa mère étoit morte six mois auparavant , et elle perdit son père dans l'instant que je reçus la naissance , par l'imprudence d'une femme - de - chambre. Ma mère apprit cette nouvelle beaucoup trop tôt pour l'état où elle se trouvoit ; les conséquences en furent funestes : madame de *Préville* eut un lait répandu sur la moitié du corps , dont elle fut perclue

jusqu'à sa mort qui arriva six ans après ; son époux ne lui survécut que de quelques mois : en mourant il nomma pour mon tuteur un monsieur de *Rumilly*, qui avoit une assez belle terre à quatre lieues du fief de *Préville*. Cet homme qui possédoit tous les vices, avoit l'art de faire croire qu'il étoit honnête et vertueux : mon père qui le connoissoit ou croyoit le connoître depuis dix ans, pensa qu'il me laissoit entre les mains d'un second père, qui seroit pour moi presque aussi tendre que l'avoit été le premier : la confiance de mon père alla si loin qu'il laissa monsieur de *Rumilly*, maître de disposer de ma fortune comme il lui conviendroit, jusqu'à ma majorité ou mon mariage, me défendant de prendre un époux sans le consentement de mon tuteur ; cependant me laissant la maîtresse de refuser les partis que

monsieur *de Rumilly* me proposeroit ,
s'ils ne me convenoient pas. Pour user
à la lettre de la liberté que mon père
lui donnoit , monsieur *de Rumilly*
commença par placer cent mille livres
sur un vaisseau qui partoit pour les
Indes , et le chargea sous son nom.
Il m'avoit retirée dans sa maison , où
j'étois plutôt la complaisante que
l'amie de sa fille à-peu-près du même
caractère que lui : peu après il vendit
le fief de *Préville*. Mon oncle qui
habitoit *Paris* , en fit le retrait afin
qu'il ne sortît pas de la famille. L'argent
de cette vente fut encore confié au
perfide élément qui possédoit déjà le
premier tome de ma fortune. Quoique
je fusse très-jeune quand je perdis mes
parens , je n'avois pas oublié la ten-
dresse et la douceur de la vie que je
menois alors : la comparaison que j'en
faisois avec celle actuelle , me rendoit

cette dernière infiniment plus désagréable. Monsieur de *Rumilly* étoit né peu de chose, il avoit acquis un peu de bien par des moyens dont tout autre que lui auroit eu à rougir; son humeur au dehors étoit mielleuse et sur-tout d'une apparente politesse; dans sa maison il étoit dur, impérieux, grossier et méchant: je dis tout cela pour ses domestiques et pour moi; car il étoit l'esclave et le très-humble serviteur de mademoiselle *Minette* de *Rumilly* sa fille: sans nulle exagération, je puis certifier que j'étois l'être le plus malheureux qui respira; le ciel pourtant envoya un adoucissement à mes maux dans la connoissance de la fille d'un de nos voisins; mademoiselle de *Bournonville* réunissoit tous les charmes de la beauté aux agrémens de l'esprit et à la bonté du cœur; je n'avois que neuf ans lorsque son

père acheta une terre des environs , et à compter de cet instant , il s'établit entre elle et moi une amitié qui me suivra jusqu'au tombeau. Je ne rapporterai point ici les jalousies , les tracasseries de mademoiselle de *Rumilly* : qu'on se figure tout ce qu'une fille méchante par caractère et encouragée à l'être par les mauvais exemples de son père , est capable de faire pour nuire à deux amies dont la vertu et l'innocence dirigeoient toutes les démarches , et l'on n'aura qu'une foible idée des noirceurs qui furent exercées contre nous : cette mégère sous des habits de femme avoit sept ans plus que moi : comme son père passoit pour être riche depuis la mort du mien , il se présenta plusieurs partis très-avantageux : monsieur de *Rumilly* lui donna l'entière liberté du choix , il fut digne d'elle : elle épousa un jeune

homme qui avoit été laquais du père de madame *de Rumilly*, et qui étoit parvenu par gradation à la place de commissaire au grenier à sel de *Pont-au-de-Mer*. Sitôt qu'elle fut mariée, elle quitta son père, et je fus obligée de la suivre : ma séparation avec mademoiselle *de Bournonville* nous coûta bien des larmes à toutes deux. Six mois après, elle m'écrivit qu'elle avoit épousé monsieur de *Rosière*, et partoît pour *Paris*. Les mauvais traitemens de mademoiselle *de Rumilly* devenue madame *du Verger*, devenoient chaque jour plus insupportables; j'écrivis à mon oncle qui ne me répondit pas : je m'adressai à monsieur *de Rumilly* qui donna raison à sa fille. J'avois treize ans et paroissois en avoir quinze; on me disoit jolie : j'eus le malheur de le paroître aux yeux de monsieur *du Verger*, et il osa sans délicatesse

me faire l'aveu de son indigne amour ; je le traitai avec tout le mépris que sa conduite étoit faite pour m'inspirer ; il ne se rebuta pas , et pendant plusieurs mois , je fus en butte à son affreuse poursuite : à la fin il se lassa , et je vis avec plaisir que ses sentimens étoient entièrement changés. Un jour qu'il me rencontra seule , il me prit la main , et me la serrant avec fureur il jura avec d'épouvantables imprécations que j'aurai bientôt des preuves , que sa haine avoit remplacé son amour : un sourire amer fut toute ma réponse. Quoique la conduite de madame *du Verger* avec moi fut bien loin d'être agréable ; cependant , je m'aperçus de plus de rudesse et d'inégalité dans ses procédés. J'étois si fort accoutumée à ses bourasques , que je n'y fis qu'une médiocre attention. Une semaine se passa , au bout de laquelle je vis

arriver monsieur de *Rumilly* : il me fit dire de l'aller trouver. — Je viens, *Rose*, me dit-il, vous apporter une très-mauvaise nouvelle : suivant la volonté de votre père, j'ai placé votre fortune de manière à vous rendre un jour une riche héritière, tout avoit réussi; la somme étoit quadruplée, et je n'attendois que l'arrivée du vaisseau qui l'apportoit pour vous en faire part. Hier, j'ai reçu la nouvelle que le vaisseau a fait naufrage, et qu'il n'y a eu que deux ou trois personnes de sauvées. Des deux charges que votre père avoit confiées à mes soies, il ne me reste plus qu'à vous : c'est un malheur que vous ayez survécu à la perte de l'autre; car ma position ne me permet plus de fournir à votre dépense. J'ai une fille à qui je dois compte de mon bien; et elle ne trouveroit pas bon que je

le prodiguasse à une étrangère : j'ai
 fait ce que j'ai pu : le sort n'a pas
 secondé mes efforts : j'en suis fâché ;
 mais madame *du Verger*, qui d'ailleurs
 n'est point du tout satisfaite de vous,
 ne veut plus vous garder chez elle.
 Vous avez un oncle fort riche : voilà
 son adresse ; allez le trouver : il est
 plus obligé que moi de pourvoir à
 votre subsistance. J'ai donné ordre
 qu'on vous retint une place à la di-
 ligence de *Paris*, qui part demain à
 six heures du matin : voilà dix louis
 pour les frais du voyage ; je ne puis
 faire mieux , et j'espère *Rose* ; que
 vous n'avez point à vous plaindre de
 mon procédé. Je le fixai quelques
 secondes ; puis je lui rendis ses dix
 louis , en lui disant que désormais je
 rougirois de lui devoir le plus léger
 service. Je montai dans ma chambre,
 je fis mes préparatifs , et m'embarquai

Le lendemain à six heures du matin dans la diligence. Monsieur *du Verger* se trouva à mes côtés, lorsque je me disposois à monter dans la voiture : il me demanda un moment d'entretien ayant un message à me communiquer de la part de sa femme. Je consentis avec peine à l'éconter. Dès que nous fûmes hors de portée d'être entendus, il me renouvela les assurances de sa tendresse, et termina par m'offrir de forcer madame *du Verger* à me garder chez elle, à moins que je ne préférasse de demeurer seule ; et que dans ce dernier cas, il se chargeoit de me louer et faire meubler une petite maison. Je trouvai l'homme et ses propositions si méprisables, que je ne pris pas la peine de lui répondre. Dès qu'il eut cessé de parler, je lui tournai le dos, et fus rejoindre mes compagnons de voyage. On n'attendoit plus que moi ;
ainsi

ainsi nous partîmes dans l'instant. Arrivée à *Paris*, je me fis conduire chez mon oncle; il étoit six heures du soir: il avoit eu beaucoup de monde à dîner: le moment n'étoit pas favorable. Le portier m'envoya à la femme-de-charge, à qui je me fis connoître; la bonne créature me fit mille amitiés; elle étoit dans la maison de mon grand père depuis l'âge de seize ans; à sa mort mon oncle l'avoit gardée: elle avoit élevé mon père, et prétendit que j'étois tout son portrait; je la priai de vouloir bien m'annoncer à monsieur de *Préville*. — Je le veux bien, mademoiselle; mais si vous voulez m'en croire, vous attendrez à demain: monsieur et madame sont très-occupés à faire les honneurs d'une fête qu'ils donnent aujourd'hui. A présent l'on joue; ce soir il y aura un feu d'artifice: vous n'êtes point

assez brillamment vêtue pour paroître dans le salon , et monsieur de *Préville* n'aime pas à être interrompu. Je cédaï aux bonnes raisons de madame *Etieu* ; elle me mena dans une petite chambre assez proprement meublée : une demi-heure après , elle m'apporta un potage et un poulet ; puis , comme j'étois très-fatiguée , elle me laissa libre de me coucher : ce que je fis aussi-tôt. Le lendemain matin , la bonne *Etieu* entra dans ma chambre vers les sept heures ; elle avoit l'air triste : je lui en demandai la raison. — Hélas ! mademoiselle , c'est que je crains bien que vous ne soyez pas aussi heureuse que vous méritez de l'être. J'insistai pour savoir le sujet de ses appréhensions. — Hier , me dit-elle , ou plutôt ce matin , car il étoit deux heures de nuit , monsieur de *Préville* me fit appeller ; tout le monde étoit parti ,

il n'y avoit que madame de présente :
 — Qu'est-ce que c'est, *Etieu*, que
 cette jeune personne que vous avez
 reçue, et que vous faites coucher dans
 l'hôtel? c'est une hardiesse dont je
 ne vous aurois pas crue capable. —
 Cette jeune personne, monsieur, est
 mademoiselle *Rose de Prévillé*. —
 Ma nièce! — Elle-même. — Préten-
 dez-vous nous offrir cela pour une
 excuse, dit alors madame avec humeur?
 — C'en est une, reprit mon maître;
 mais *Etieu*, sçavez-vous les raisons
 de son arrivée? — Les raisons sont
 que son indigne tuteur l'a chassé de
 chez lui, après lui avoir volé toute sa
 fortune. — C'est donc à dire, inter-
 rompit madame, qu'elle vient ici faire
 le rôle de mendiante? — Elle vient,
 repris-je, chercher un abri sous le
 toit du frère de son père. [Les cinquante-
 cinq ans que j'ai passés au service de

toute la famille me donnent un peu plus de familiarité avec mes maîtres.]
 — N'a-t-elle donc pas d'autres parens, dit encore madame, chez qui elle puisse aller ? Je vous prévins, madame *Etieu*, que, quoique vous paroissiez la protéger, elle ne restera pas dans cette maison, je ne puis souffrir les enfans. — Mademoiselle *de Prévillè* a l'apparence d'une fille de seize ans.
 — Tout comme il vous plaira : mais il faudra que mon mari choisisse de garder avec lui sa femme ou sa nièce. — Le choix n'est pas douteux, mon amie ; *Rose* ne vous importunera pas long-tems ; permettez seulement qu'elle dine ici : demain soir je la conduirai dans un couvent d'où elle ne sortira plus.
 — Oh ! dit madame, je payerai volontiers sa dot. On me renvoya, et je fus me coucher, bien affligée du sort qui vous attend. Je consolai la

femme-de-charge, en l'assurant que sans avoir un goût décidé pour le cloître, je ne me sentois point révoltée de l'idée d'y passer ma vie. Il ne fit jour chez la femme de mon oncle, qu'à midi : alors monsieur de *Préville* me fit dire de descendre : il me reçut avec une politesse froide, me présenta à sa femme, et nous laissa. Heureusement pour moi, madame de *Préville* étoit entourée de ses femmes, et fit très-peu d'attention à moi ; à la fin pourtant elle m'adressa la parole pour me demander si je n'étois pas émerveillée de son élégance, sur-tout en la comparant à la gauche manière dont les femmes de *Pont-au-de-Mer* devoient être vêtues. --- Je répondis que je ne m'étois jamais occupée du plus ou du moins des parures des personnes que je voyois. Elle sourit ironiquement en regardant une de ses femmes ; et

je l'entendis dire à demi-voix : ---
 Quelle pauvre petite espèce que cette
 créature-là ! Un mouvement d'amour-
 propre me fit monter le rouge à la
 figure ; mais je gardai le silence : il ne fut
 plus du tout question de moi. A deux
 heures , mon oncle rentra ; alors nous
 nous mîmes à table , et à six heures ,
 monsieur de *Préville* me fit monter
 dans sa voiture avec lui , et me con-
 duisit *aux filles du Calvaire*. Il me
 présenta , et me recommanda à l'ab-
 besse , paya un quartier de ma pen-
 sion d'avance , me remit quelques
 louis , et partit. Depuis cet instant , je
 ne l'avois pas revu ; son intendant fut
 chargé de payer ma pension : ce qu'il a
 toujours fait exactement. Sitôt que j'eus
 instruit mon amie , madame *de Rosière* ,
 de mon arrivée , elle vint me voir ;
 et son aimable société rendit ma situa-
 tion supportable. Je passai quatre

années dans la plus douce tranquillité. Plusieurs fois mon oncle m'avoit fait pressentir sur la nécessité de me faire religieuse : j'avoie que j'avois pour un lien de ce genre une antipathie insurmontable : je voulois bien consentir à rester éternellement au couvent comme pensionnaire ; mais je me refusois à prononcer des vœux. Madame de *Préville* vint elle-même pour m'y engager ; j'eus le courage de lui dire que je n'y consentirois jamais. Les choses en étoient là , lorsque madame de *Rosière* vint un jour me voir accompagnée d'un anglais ; il sembloit que la nature s'étoit épuisée pour en faire un objet séduisant : sa taille , sa figure , son esprit , ses talens , tout méritoit des éloges : je n'avois jamais aimé , que dis-je , excepté mon amie : je n'avois encore rien rencontré d'aimable. Hélas ! mon heure étoit

venue : l'image du *Duke Howard* me
suivoit par-tout. Plus de repos , plus
de satisfaction pour la trop sensible
Rose : j'eus, dirai-je, le bonheur de
lui inspirer un tendre sentiment : ce
fut madame de *Rosière* qui m'en ins-
truisit (*).

Les trois premiers mois qui suivi-
rent le départ de mon époux , se pas-
sèrent à faire des projets de bonheur
pour l'avenir : je m'apperçus avec
plaisir que notre mutuelle satisfaction
auroit bientôt un accroissement ; mais
ma joie disparut , dès que je vis passer
plusieurs postes sans recevoir des lettres
d'Angleterre : je craignis qu'il ne fût

(*) Détails faits dans l'histoire du
Duke Howard.



arrivé quelque accident à la plus chère
moitié de moi-même : vainement mon
amie cherchoit à me donner des con-
solations ; je continuai d'écrire avec
exactitude : toujours le même silence.
Nulle idée d'infidélité, encore moins
de perfidie, ne m'entroit dans l'esprit.
J'estimois le *duke* autant que je l'aimois,
pouvois-je soupçonner sa bonne-foi ?
Cependant j'étois dans une situation
qui ne pouvoit rester long-tems cachée ;
madame de *Rosière* obtint encore de
mon oncle que j'irois passer quelques
mois à sa campagne : mes chagrins
avoient pris sur ma santé, je fus à
la veille de perdre la vie, en la donnant
à une fille que je nommois *Sophia*,
du nom de la mère de mon époux.
Mon amie fit part de cet évènement
au *Duke* : même silence de sa part,
même désespoir du mien : pour sur-
croit de peine, madame de *Rosière*

chez qui mon oncle m'avoit permis de rester tant que je voudrois ; perdit son mari. Ce cruel évènement joint à mes chagrins , rendit notre maison le séjour de la douleur ; cependant mon sort pouvoit devenir plus affreux , et j'en fis la terrible épreuve : enfin nous reçûmes des nouvelles de mon époux. Il ne vouloit , il ne pouvoit plus l'être : son tuteur , [homme dur et barbare , tu ne crainis pas d'offenser l'innocente victime de la trahison de ton pupil !] son tuteur mandoit à mon amie que le *Duke* venoit d'épouser une fille riche et de qualité : il osoit m'offrir de l'argent pour me dédommager de la perte d'un époux. Ainsi donc , les méchans ont pu penser que je serois aussi viles qu'eux. Je rejettai l'indigne proposition avec tout le mépris qu'elle devoit inspirer à un cœur honnête et vertueux : cependant,

l'idée que ma fille seroit un jour en butte aux tourmens de la misère , acheva de me rendre la plus malheureuse des femmes. Il y avoit un moyen de faire cesser mes craintes : ce moyen étoit dur , humiliant ; mais il s'agissoit du destin de mon enfant : devois-je hésiter ? J'écrivis à mon oncle que j'avois une affaire importante à lui communiquer : il vint , et devant mon amie , j'eus le courage de lui avouer ma faute et ses funestes suites. Il m'accabla de reproches justement mérités , me nomma la honte et le déshonneur de sa famille , me maudit et sortit sans vouloir écouter ni mes larmes ni les prières de madame de Rosière. Cette excellente femme employa vainement tous les moyens imaginables pour me consoler : hélas ! je ne pus que me livrer au plus affreux désespoir. Abandonnée par mon mari , maudite par

le seul parent qui me restoit, mère d'un enfant à qui je n'avois à laisser pour héritage que la honte et l'infamie; tels étoit ma situation, et j'aurois pu prêter l'oreille à des consolations ! Une fièvre ardente s'empara de moi : je fus douze jours dans un délire qui, en m'ôtant la raison, emporta jusqu'à l'idée de tous mes maux. Heureux état, que n'a-t-il duré jusqu'à l'aneantissement de mon être ! La fin de mon danger fut l'époque du renouvellement de mes tortures: ma cruelle mémoire me ramena à des souvenirs déchirans. Mon amie crut qu'en me présentant ma fille, c'étoit la plus sûre voie de me rappeler à la vie : elle avoit raison. La vue de ce cher et cruel objet me causa une subite et entière révolution; je répandis des larmes en la pressant dans mes bras, et à compter de ce moment, le médecin répondit de mes

jours. Pendant ma maladie, madame *de Rosière* avoit été trouver mon oncle, et à force d'instances, en avoit obtenu qu'il consentiroit à prendre soin de ma *Sophia*; mais sous la condition, que sitôt que je serois rétablie, je prendrois le voile, et que ma fille seroit élevée pour être religieuse. Il ajouta que je pourrois l'avoir dans le même couvent que moi; mais que je devois lui laisser ignorer, ainsi qu'à tout le monde, à qui elle devoit le jour; qu'à ce prix, il me fourniroit ma dot et pourvoiroit aux frais de l'éducation de *Sophia*. Mon amie qui fut révoltée de la dureté de ses propositions, ne m'en parla pas. Sitôt que ma santé fut assez forte pour supporter un changement de lieu, je dis à madame *de Rosière* que mon projet étoit d'entrer aux filles du Calvaire pour y être religieuse. Elle fit l'impossible pour

me détourner de ce dessein. A la fin, voyant que mon parti étoit irrévocablement prit, elle me fit part des intentions de mon oncle. J'en reçus l'ouverture avec transport. Le bonheur d'avoir ma fille avec moi, et d'être certaine qu'elle ne vivroit jamais dans l'infortune, me fit croire que je n'étois pas entièrement malheureuse : j'écrivis à monsieur de *Préville* pour le remercier et lui faire savoir que la petite *Sophia* et moi, n'attendions que ses ordres pour nous rendre au couvent, d'où nous ne sortirions jamais ni l'une ni l'autre. Deux jours après, un carosse de remise vint me prendre ; un laquais qui l'accompagnoit remit une lettre à mon amie, voici son contenu :

« MADAME ,

Pour céder à vos desirs ; et aux importunités de mademoiselle de *Préville* , ma nièce , j'ai fais prévenir madame l'abbesse des *filles du Calvaire* qu'elle alloit avoir une novice. Tout est arrangé , la dot est payée ; ainsi votre amie peut se rendre au couvent dans le carrosse que je lui envoie. Vous pouvez lui dire , madame , qu'il lui sera remis tous les ans une somme de huit cent livres pour ses menus plaisirs : quant à la jeune *Sophia* , je vous prie de vouloir bien la garder un mois ou six semaines chez vous ; alors , vous la conduirez au couvent comme étant la fille d'une personne de votre connoissance. Sa pension sera exactement payée , ainsi que les dépenses pour son éducation. Elle ne peut , et ne doit porter d'autre nom que celui de

Sophia. Permettez-moi de répéter ici les conditions sous lesquelles j'ai consenti à me mêler dans une affaire, dont je n'aurois peut-être jamais dû vouloir entendre parler; et même d'en ajouter de nouvelles; il faut qu'avant une année, ma nièce ait prononcé ses derniers vœux. L'éducation de *Sophia* ne doit avoir pour but que de lui inspirer du goût pour la vie religieuse. Si elle sort jamais du courant je lui retire tout espèce de secours. Elle doit ignorer qui sont les auteurs de ses jours; et si, ce que l'on n'a aucune raison de craindre, son indigne père se présente pour la voir, je défends sous peine d'encourir ma haine et mon abandon, qu'elle lui soit montrée. Je défends pareillement qu'elle entretienne aucune espèce de correspondance, soit avec lui, ou nulle autre personne de sa nation. Pardonnez-moi,

madame si mes conditions s'étendent jusqu'à vous ; ma nièce vous aime ; elle a reçu de vous les plus grandes preuves d'un véritable attachement ; je sens donc que ce sera pour elle un plaisir bien vif de vous écrire et de recevoir de vos nouvelles. La fille aura pour vous , je n'en doute pas , la même amitié que la mère. Que jamais, je vous le demande en grâce , il ne soit question du monstre qui..... Je ne pense à lui qu'avec des convulsions de fureurs ; un voile épais doit être jeté sur ce mystère d'iniquité. Je ne veux recevoir aucune lettre de ma nièce , encore moins de *Sophia*. S'il arrivoit par quelque évènement que je ne prévois pas , puisque tout ce que je promets sera exactement tenu, que l'on fût dans le cas de s'adresser à moi ; c'est de vous seule , que je consens à recevoir les informations

nécessaires. Voilà mon dernier mot ;
je desire que mes vues remplissent
celles des personnes intéressées , et
encore plus de vous convaincre du
respect avec lequel je suis ,

Madame ,

Votre très-humble
et très-obéissant
serviteur ,

DE PRÉVILLE. »

Madame de *Rosière* me donna cette
lettre à lire , puis me demanda ce que
je ferois. — Suivre ses ordres , à la
lettre fut toute ma réponse. Je courus
embrasser ma fille ; je dis adieu à ma
tendre amie , et je partis. En entrant
au couvent , je pris l'habit de novice ;
au tems fixé par monsieur de *Préville* ,
ma fille fut amenée par mon amie ,
et annoncée comme il l'avoit désiré.

Le moment de mes vœux arrivé, je les fis sans nulle espèce de regret. Madame l'abbesse avoit pour moi beaucoup de bonté, je lui demandai et obtins la direction de l'éducation de *Sophia* : malgré moi, souvent ma tendresse pour cette chère et aimable enfant étoit prête à me trahir; cependant j'eus la force de conserver mon secret. Mon amie venoit me voir souvent; je puis dire, que sans le souvenir du passé, j'eusse pu passer des jours tranquilles dans ma paisible demeure. Un évènement inattendu me causa un violent chagrin: par des arrangemens de famille, madame de *Rosière* fut obligée de quitter *Paris* pour aller habiter *Avignon*. Cette séparation r'ouvrit toutes mes blessures: j'allois, hélas! être privée de ma seule amie, de mon unique consolatrice. Nos adieux furent inbibés de nos larmes:

nous nous promîmes de nous écrire souvent, et tînmes parole. Elle fut prendre congé de monsieur *de Prévill*e ; il lui réitéra l'instante prière de ne jamais prononcer à *Sophia* le nom de mon époux. [Ce nom m'échappe toujours, oh mon dieu ! pardonnez-le moi, je n'ai point d'autre époux que vous, et je mourrai fidèle à mes sermens]. Il ajouta que dans le cas où le perturbateur de son repos, et du bonheur de sa nièce s'adresseroit à elle pour avoir des nouvelles de mademoiselle *de Prévill*e, il exigeoit sa parole qu'elle lui cacheroit sa demeure. Dans sa première lettre, mon amie m'écrivit ces détails : je joignis mes prières à celles de mon oncle sur cet objet ; la priant même, si jamais il lui étoit fait des questions sur mon compte, de laisser croire que j'étois morte. Quelques années après le départ de

madame de Rosière, madame l'abbesse mourut : mon oncle eut la bonté de s'occuper de moi, et obtint de l'archevêque que j'occuperois sa place. J'étois aimée des religieuses, elles virent mon élévation sans jalousie. *Sophia* par sa douceur, et les agrémens de son esprit me faisoit passer d'heureux instans : rarement elle me quittoit : elle conchoit dans une chambre attenante à la mienne ; elle mangeoit, travailloit, étudioit et se promenoit avec moi ; elle avoit beaucoup de ressemblance avec son père ; souvent, trop souvent, je fixois mes yeux sur sa charmante figure ; je me disois : ces beaux cheveux, ce nez si bien fait, cette bouche, ce sourire, ce sont exactement les traits de..... Ici j'imposois silence même à ma pensée : alors, je n'étois plus maîtresse de ma douleur ; des larmes s'échap-

poient ; *Sophia* les voyoit , accouroit à moi , se jettoit dans mes bras , et ses caresses , au lieu de me calmer , ajoutoient à mes peines. *Sophia* commençoit à n'être plus un enfant , lorsqu'un jour on me demanda à mon parler ; je fus étonnée de cette nouveauté : car , depuis mon entrée au couvent , je n'avois eu de visite que celles de mon amie. Cependant sans faire de question , je m'y rendis , mais grand dieu ! comment peindre ici ma surprise et mon effroi en reconnoissant le *Duke Howard*. Je ne pus retenir un cri qui m'échappa , et j'eus la force de me retirer sur-le-champ. Comme mon voile étoit baissé , je fus bien sûre qu'il n'avoit pu me reconnoître : craignant cependant de m'être trahie par ma voix , je pris le parti de lui faire écrire sous le nom d'une amie de l'infortunée qu'il avoit trompée ; je parlois de

moi-même comme d'une personne morte, et je lui défendois l'entrée de mon couvent, lui assurant que la fille de ma malheureuse amie n'avoit nul besoin de ses secours. On me rapporta une carte sur laquelle il me prioit instamment de lui permettre de me faire connoître son innocence. En reconnoissant son écriture, mon cœur battit avec force. Je me tournai pour baiser ces caractères si chéris : cet instant de délire n'eut que la durée d'un éclair, la raison reparut ; et je rendis la carte à la religieuse qui l'avoit apportée, la chargeant de dire à l'étranger que je n'avois pas voulu la lire ; et lui défendant de tenir aucune conversation avec celui qui l'avoit écrite. Deux heures après, une lettre vint de la même part et de la même main, je la pressai contre mon cœur. Une larme tomba dessus, je l'effaçai et

renvoyai la lettre sans l'ouvrir. Je n'essayerai pas de peindre tous les mouvemens que les évènemens de ce jour occasionnèrent dans mon être : les treize années qui s'étoient écoulées depuis le commencement de mes maux, me semblèrent un songe. Je venois de le voir ; il m'avoit semblé le même ; il se disoit innocent ; il revenoit à moi ; car quelle autre que moi pouvoit l'attirer où j'étois ; cependant il a cessé de m'écrire ; il en a épousé une autre ; il ne s'est jamais informé de sa fille. Je passai une nuit cruelle ; elle fut suivie d'un aussi cruel jour ; et depuis cette époque , je n'ai pas eu une minute de tranquillité. Tant que je ne pouvois avoir de doute de sa perfidie , mon sort étoit supportable ; l'idée que je lui avois fait une injustice , et que peut-être il étoit malheureux par moi, cette idée , dis-je , étoit un fardeau terrible

terrible pour mon pauvre cœur. C'est à compter de ce jour, que je puis dire que je devins la plus malheureuse des femmes. Vers ce tems, il nous vint une pensionnaire, nommée mademoiselle *Dumoulin* : quoique plus âgée que ma fille, [malgré la certitude où je suis que ceci ne sera lu qu'après ma mort, je ne trace ce mot qu'en tremblant] elle rechercha son amitié. Bientôt il s'établit entr'elles une intimité que j'approuvois ; c'étoit un sujet de dissipation pour *Sophia*. Cette aimable personne joignoit à beaucoup d'esprit et de talens, une grande douceur et infiniment d'amabilité. Me voici arrivée à une époque fatale qui, en me faisant une blessure incurable, r'ouvrit toutes celles qui n'étoient point encore cicatrisées. Tout-à-coup et sans raisons apparentes, le caractère de *Sophia* prit une tournure triste :

Tome IV.

I

avant de lui en faire faire la remarque à elle-même, j'en parlai à mademoiselle *Dumoulin*, qui me dit s'en être aperçue ainsi que moi ; mais qu'elle en ignoroit le motif. Nous convînmes de rechercher mutuellement à découvrir ce qui pouvoit avoir occasionné ce changement subit ; car, comme je l'ai déjà dit, *Sophia* étoit naturellement vive et gaie. Au bout de quelques jours, mademoiselle *Dumoulin* vint me trouver pour me faire part d'une découverte qu'elle avoit faite. — Je ne sais par quel moyen, me dit-elle, *Sophia* a fait connoissance d'un jeune anglais ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est en ce moment avec lui dans un des parloirs. — Un anglais ! Ah ! mademoiselle, courez interrompre cette funeste conversation. Dites à *Sophia* que je veux lui parler sur-le-champ. Un anglais ! m'écriai-je

encore, cette nation doit donc être l'écueil du bonheur de la mère et de la fille. *Sophia* entra, elle avoit l'air inquiet. — Qui est, mademoiselle, ce jeune homme avec qui vous étiez au parloir ? — C'est..... madame, un..... anglais. — Et d'où le connoissez-vous ? — Un jour, en arrangeant les ornemens au cœur, il étoit dans l'église, et m'adressa la parole à travers de la grille, pour me faire quelques questions relatives à nos cérémonies ; et comme je crus entendre à son accent qu'il étoit anglais, je lui répondis dans sa langue. Alors il me pria de lui accorder la permission de me demander au parloir : comme je ni vis aucun mal, je ne crus pas devoir la lui refuser ; et depuis ce jour..... — Eh bien ! depuis ce jour ? — Il m'a fait plusieurs visites. — Sans m'en prévenir, mademoiselle,

ah ! *Sophia* , je ne vous aurois pas crue si légère , si imprudente , si téméraire. — Pardon , madame , en vérité je n'ai pas pensé commettre une faute. — J'aime à me le persuader ; mais aujourd'hui que vous ne pécheriez pas par ignorance , il ne pourroit y avoir de cause à une récidive. Elle se retira avec un redoublement de tristesse. Mademoiselle *Dumoulin* et moi veillâmes avec le plus grand soin à ce que ce jeune homme et *Sophia* ne se rencontrât plus. Hélas ! nos précautions ne servirent de rien. Un jour *Sophia* disparut. Je n'essayerai pas de peindre la douleur que cette fuite m'occasionna ; ce fut le coup de ma mort : car , depuis cet instant je n'ai plus fait que traîner ma triste existence. Cependant je me fis informer dans l'hôtel où habitoit cet anglais , si l'on n'y avoit pas vu avec lui une

femme , ou s'il s'étoit absenté. On répondit qu'il étoit seul et qu'il n'avoit pas quitté Paris. Me voila donc dans l'incertitude sur le sort de l'unique être qui m'attachoit à la vie. Malheureuse enfant , comment as-tu eu le courage d'abandonner celle qui n'a jamais cessé de te donner des preuves d'une tendresse sans borne ?.....

J'en étois là de mon histoire infortunée lorsque je reçus la lettre de ma fille dans laquelle étoit incluse celle de *milady Creven*. Ma joie fut trop vive pour l'état de foiblesse dans lequel je languissai depuis si long-tems. Je n'avois plus qu'un desir ; c'étoit avant de rendre le dernier soupir , de voir encore une fois *Sophia* ; de lui faire connoître son père , et de mourir dans ses bras en la nommant ma fille. Hélas ! je me sentois trop mal pour espérer jouir de ce bonheur : j'envoyai chercher

mon amie, madame de *Rosière*, et je la chargeai de faire ma réponse. Quinze jours se sont écoulés depuis son départ; le médecin a prononcé mon arrêt; je ne puis aller plus loin qu'une semaine; la crainte que *Sophia* n'arrive trop tard ajoute encore à mes regrets; et dans ce cas je chargerai mon amie de lui remettre ce cahier, dans lequel je joindrai une lettre pour le *Duke Howard*. C'est à lui, puisque je ne serai plus, à apprendre à *Sophia* à qui elle doit le jour; c'est à lui qu'il appartient seul désormais de disposer du sort de sa fille, s'il lui plait de la reconnoître pour telle; c'est à lui, *Sophia*, à qui vous devez vous adresser pour obtenir l'objet de vos vœux. J'ai écrit ceci à tant de reprises, que j'ai presque gagné l'époque fatale fixée pour ma destruction. Mon extrême foiblesse me fait même présumer que

je la devancerai. Oh mon dieu ! telle est votre volonté, je dois m'y soumettre sans murmure : eh ! ne suis-je pas accoutumée à tous les genres de sacrifice..... Ma vue se trouble, demain si je puis j'ajouterai mon dernier adieu.

Continuée par madame de Rosière.

« M A trop malheureuse amie n'est plus : hier en cessant d'écrire, elle tomba dans un évanouissement dont elle ne revint qu'au bout de plusieurs heures ; elle étoit si foible alors, qu'elle sentit bien qu'elle n'iroit pas jusqu'au lendemain ; ce que le médecin lui confirma. Elle voulut sur le soir écrire encore, mais les forces ne le permirent pas ; et à dix heures du soir, elle expira dans mes bras ».

LET TRE LXX XII.

*De miss Charlotte Bromley à la right
honorable lady Creven, et à mistress
O'Relly, ses sœurs.*

IRLANDE.

De Londres.

NOTRE départ, mes sœurs et bonnes
amies, est retardé par un événement
bien triste pour notre aimable *Sophia*.
Dans ma dernière, je vous marquai
que le *Duke Howard* n'avoit pas
voulu s'en séparer et qu'elle étoit
restée à W..... avec lui : c'étoit un
devoir pour elle. Nous ne pûmes ni
ne dûmes nous y opposer. *Sandish*,
tranquille sur les soins qu'elle prendroit
de son oncle, voulut absolument nous

accompagner jusqu'à Londres. Il n'y resta que 24 heures. Nous attendions des nouvelles de *Sophia* pour savoir si nous partirions sans elle ou avec elle. Ce matin *Edmund* est entré dans *my dressing room* [cabinet de toilette] avec une contenance si affligée que j'ai dû pressentir qu'il étoit porteur d'une mauvaise nouvelle. Effectivement il venoit m'annoncer la mort du *Duke Howard* : il avoit sçu résister aux chagrins, mais il a succombé à la joie. Pendant que *Sandish* étoit absent, se sentant plus mal, il a fait son testament par lequel il partage également sa fortune entre sa fille et son neveu, laissant à celui-ci tous les titres de sa maison, qui lui reviennent par droit de naissance. A son retour *Sandish* trouva son oncle fort mal, et le lendemain il mourut.

La pauvre *Sophia* est, dit-il, in-

consolable : il me prie de l'envoyer chercher à *W*..... par une personne de confiance , tandis que lui s'occupera de faire transporter à *Down-Hill* les restes précieux de son respectable oncle. Ne voulant confier à personne une commission aussi importante , j'ai ordonné qu'une chaise fut prête demain à six heures du matin , et j'irai moi-même chercher cette chère enfant. A mon retour , j'espère pouvoir vous marquer le jour que nous nous mettrons en route. *Miss Muller* qui n'aime point à être oisive , est allée ce soir à *Drurilane*. (*) Adieu sœurs chéries , vous connoissez mon attachement pour vous.

Charlotte BROMLEY.

P. S. Que tout ce qui vous touche et vous entoure reçoive les assurances de ma sincère amitié.

(*) Salle de spectacle de Londres.

CONCLUSION.

Miss Charlotte Bromley a été rejoindre ses sœurs en *Irlande* avec *Sophia* et *miss Muller*; peu de tems après monsieur *Conway*, entièrement guéri de sa blessure, y est arrivé; *Sandish* maintenant le *Duke Howard* a peu tardé à s'y rendre; et après une intervalle que la décence exigeoit, *Sophia* regardée comme la fille du feu *Duke Howard*, est devenue la femme de monsieur *Conway* avec l'agrément de *milady Conway*. Le même jour a vu l'union de *Charlotte Bromley* avec son cher *Edmund*. Cette famille nombreuse et bien-aimée, a passé un an en *Irlande*; ensuite il a bien fallu que chacun retourne dans

ses respectives propriétés : mais il se passe peu d'années sans que les trois sœurs ne trouvent le moyen de se réunir soit en Angleterre soit en Irlande. L'amitié sait aisément franchir les distances.

Fin du IV^e et dernier Volume.

De l'Imprimerie de LAURENS jeune,
Libraire, rue St.-Jacques, vis-à-vis
celle des Mathurins,

5. 52349(4)

MA=52349(4)

(104)

DE 4055 me

O B S E R V A T I O N

Report fait à l'Assemblée Nationale par le Comité des

les sommes affectées aux

Étrangères.

e.

te et des Colonies .

Reste libre de ces Dépenses

c pour base celui de 1791, arrêté par le Comité des
de M. le Président du Comité des Dépenses publi

Dépenses ordinaires, comprend, celles dont

N S

. . . . 19,786 ff

. . . . 271

20,057 ff





LES
 TROIS SŒURS,
 ET
 LA FOLIE
 GUÉRIE PAR L'AMOUR;
 OU
 LES HEUREUX EFFETS
 DE
 L'AMOUR FILIAL:

*Il n'est point d'asyle
 pour le crime.*

Par M^{me}. FOUSSIER, M^{me}. DE LA...

